

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. — 6 mois, 18 fr. — 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. — 6 mois, 36 fr. — 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

A Salonique. -- Les généraux Sarrail et Cordonnier reçoivent les troupes italiennes



LE G^{AL} SARRAIL (1) PASSE EN REVUE LES TROUPES ITALIENNES EN COMPAGNIE DE LEUR CHEF LE G^{AL} PETTITI DI RORETO (2)



LES G^{ERAUX} SARRAIL (1) ET CORDONNIER (2) VONT RECEVOIR LES TROUPES ITALIENNES

Lorsque le premier effectif des troupes envoyées à Salonique par l'Italie mit pied au rivage, ce fut une minute des plus émouvantes que celle où le général Sarrail, accompagné du général Pettiti di Roreto et du général Cordonnier, passa en revue les soldats de Victor-Emmanuel. On sait que le général Pettiti di Roreto a le haut commandement de cette armée alliée et que le général Cordonnier est depuis peu de temps arrivé à Salonique où il commande en chef le détachement français.

LA FAILLITE des prophéties

Les événements gigantesques qui ensanglantent l'Europe depuis deux ans sont la faillite de tous les calculs économiques et financiers, aussi bien que de toutes les prophéties. Graves membres de l'Institut à leur table de travail, devineresses devant leur marc de café et leurs jeux de cartes ont semblablement et comiquement erré. Il y aurait à faire un recueil instructif et divertissant, à l'usage de nos arrière-neveux, de tout ce qui se disait et s'annonçait, avant la guerre, au sujet de cette conflagration européenne, considérée par beaucoup comme impossible. Ce serait une école de modestie et de retenue à l'usage des anticipateurs de l'avenir. D'ailleurs les leçons ne servent point. Ne voyons-nous pas, des - aujourd'hui, des gens pressés affirmer péremptoirement que cette immense guerre sera la dernière de son espèce et clora à tout jamais l'ère des hostilités entre nations?... C'est à souhaiter, mais rien de moins sûr.

Il y avait ceux qui conjecturaient que la guerre n'aurait jamais lieu. Il y avait ceux qui admettaient la terrible éventualité, mais dédaignaient de leurs calculs qu'elle serait extrêmement courte. Le raisonnement des premiers, des négateurs purs et simples, assez fragile, reposait sur ceci qu'aucune des alertes de guerre franco-allemande, depuis 1871, n'avait été suivie d'effet. Ce qu'on avait évité tant de fois ne serait-il pas toujours évité? Ces esprits simplistes ne réfléchissaient pas que chaque alerte rapprochait un peu plus l'échéance, conformément au proverbe : « Reculer pour mieux sauter. » On faisait remarquer aussi que l'Allemagne, possédant l'hégémonie en Europe, serait bien folle de risquer sa situation sur un coup de dé, toujours chanceux. Mais n'est-il pas dans la nature des parvenus, et notamment du peuple allemand, d'être d'autant plus insatiables et avides qu'ils rencontrent moins de résistance?

Les prophètes de la guerre courte — quelques semaines, pas davantage — faisaient valoir des considérations financières et alimentaires qui semblaient pleines de sens et que l'événement a montrées fautes. Selon ceux-ci l'Allemagne si elle déclarait la guerre, serait ruinée en six mois. Selon ceux-là, elle serait affamée en six semaines. On ne compte pas les articles de journaux et de revues très documentés, bourrés de chiffres et de preuves convaincantes, qui démontraient l'impossibilité, pour l'Allemagne, de tenir la campagne plus d'un an. Ces savants économistes haussaient les épaules si on leur faisait remarquer que l'ambition politique prime l'argent et que la force en mouvement, si elle dépense, produit aussi du numéraire. La guerre prolongée est moins une exhaustion qu'une répartition différente des richesses. Cette idée avait cours, aussi, que l'humanité reculerait d'horreur devant l'immensité des hécatombes dues aux perfectionnements de l'armement. Les hécatombes ont eu lieu, mais aucun des belligérants n'a été arrêté ni par leurs dimensions ni par leur répétition.

A l'autre bout de la divination, les prophètes apocalyptiques du pire n'ont pas eu plus de nez ni plus de veine. Il ne s'est produit aucune de ces épidémies épouvantables qui devaient, l'été venu, multiplier l'horreur de la guerre par celle de la peste bubonique ou du choléra. Par un étrange paradoxe, les conditions sanitaires générales n'ont pas été notablement empirées par cette ruée, puis par cette stagnation en arrières de plusieurs millions de combattants. Les professionnels et les académies ont constaté le fait sans en tirer de conclusions. On dirait que Mme la Mort, comblée au delà de ses desirs, n'a pas voulu recourir à la deuxième corde de son arc fatal. La Parque n'a pas mêlé le fil noir au fil rouge. Plus prosaïquement, il semble que le déploiement de l'énergie humaine au paroxysme ait des vertus autiseptiques inconnues.

Je n'insiste pas sur la non réalisation des prophéties concernant la disparition, à telle date, du kaiser, du kronprinz ou de François-Joseph. Pour ce dernier, après la course extravagante qui va de Sadova à 1914, il semblait indiqué que les premiers mois de la guerre actuelle, ses responsabilités directes et ses diverses inquiétudes, missent le point final à sa destinée. Aussi toutes les devineresses avaient-elles étalé sa mort en tartines, se disant que, cette fois au moins, elles prédiraient à coup sûr. La encore, et jusqu'à présent,iasco complet. On dirait que la destinée prend un malin plaisir à déjouer les hypothèses les plus vraisemblables.

Que conclure de tous ces démentis apportés par les événements à ceux qui prétendaient les

connaître d'avance? Ceci : qu'il y a au-dessus de la logique et de la prescience humaines une logique et une prescience très supérieures. Nous ne menons rien. Nous sommes menés. Guillaume II lui-même, qui a voulu la guerre, bien qu'il s'en défende hypocritement, ne prévoyait pas où elle le conduirait. Il n'est personne qui soit en mesure d'annoncer actuellement quand la guerre finira ni comment elle finira. Les uns croient qu'elle durera sous la forme de tranchées, les autres qu'elle reviendra à la guerre de mouvements. Mais il y a sans doute une troisième solution, à laquelle personne ne pense, et qui sera la bonne. Car l'esprit humain le mieux avisé a, comme le regard humain, ses limites, et ce qui arrive le plus généralement c'est ce qui n'était pas attendu.

« J'ai la prétention, disait un outrecoûdant, de toucher du doigt la réalité à venir. » Quelqu'un lui répliqua : « Prenez garde de la confondre avec votre œil. »

Civique.

Ce que l'on dit

En attendant...

L'opposition paraît renoncer petit à petit, en Angleterre, à son idée de faire voter, aux élections générales, si la guerre dure jusqu'au moment où celles-ci deviendront nécessaires, les soldats anglais qui combattent sur le front.

C'est là, en effet, un cas où la logique doit céder au bon sens. La logique semble dire que les citoyens qui ont le plus de droits à manifester leur volonté politique sont ceux qui remplissent le devoir civique le plus sacré, c'est-à-dire portent les armes pour la défense de leur patrie. Le bon sens tient un tout autre langage.

De deux choses l'une, en effet : ou bien la discipline obligera les soldats à voter comme on leur dira de voter; et leur choix, alors, ne sera pas libre. Ou bien ils pourront discuter sans entraves les mérites des candidats, et les bataillons, les compagnies, les régiments se transformeront en comités électoraux où l'on passera son temps à discuter ces mérites sous le feu de l'ennemi, ce qui n'ira pas sans de graves inconvénients pour l'offensive et même pour la plus simple défensive.

Et l'on ne voit pas trop bien les héroïques tommies de l'armée anglaise levant un drapeau blanc et disant aux Boches : « S'il vous plaît, abstenez-vous de nous attaquer aujourd'hui, et même ne nous crapouillotez pas; nous allons aux urnes! »

En France, nous avons découvert ça depuis longtemps. Après la chute du second Empire, nos soldats ne jouirent plus du droit de vote. Mais l'Angleterre ne possède le service militaire obligatoire que depuis quelques mois, et la question est encore toute neuve pour elle.

Pierre Mille.

Il est donc confirmé, d'une façon positive — puisque aucun démenti officiel n'a été apporté à la déclaration faite il y a deux jours par un de nos confrères du matin — qu'un différend survenu aux premiers jours de la guerre entre l'administration des Beaux-Arts et la municipalité de Saint-Quentin a eu pour effet que les pastels de La Tour sont restés au musée de cette ville et que les Allemands les ont pris.

Toute cette grâce exquisement française, tout cet esprit de chez nous, pétillant aux yeux des femmes, courant sur les fines lèvres des hommes, toute la saveur inégalée de ces jolis portraits d'âme aux lourdes mains de l'ennemi! C'étaient là des bijoux qui, en leur genre, ne se connaissent point de pareils!

Prenons note. Les Teutons nous rendront l'Alsace-Lorraine, mais ils nous rendront aussi les pastels. Pour les châtier d'avoir osé abattre leurs pattes sur ces frères et adorables poussières qu'assembla le génie du maître, en hommage aux plus aimables types de son temps, nous redemanderons aussi les Watteau de Potsdam. Et les Lancret! Et les Pater!

Est-il vrai que nos professeurs de danse, chômant quelque peu, aient médité, au cours de leurs loisirs forcés, sur le nom des danses qu'ils enseignent et aient tiré de leurs songeries sur les travaux auxquels ils se consacraient jadis une curieuse conclusion, savoir qu'il faut débaptiser la valse?

De même que l'on change les noms de rues lors-

Ayuntamiento de Madrid

qu'ils sont trop allemands, de même ces messieurs auraient estimé qu'après la guerre il sera inopportun de reparler de valse encore. Certes, la danse dite valse ne disparaîtra pas de nos salons, car elle est française, et française incontestablement. Mais on lui restituera son ancien nom de volte, qui était tombé en complète désuétude. On laissera l'autre nom aux gens d'outre-Rhin.

Ce sont peut-être des soins professionnels un peu prématurés, car, en ce moment, nos poilus valseurs sont tous « loin du bal, près des balles ». Mais on serait tout de même curieux de savoir si nos maîtres Vestris ont sérieusement décidé cette grave réforme.

FILMS

Les endure.

Une joyeuse troupe d'enfants aux jambes nues joue sur la plage. Tout à coup, un cri de douleur : une petite fille vient de se couper le pied, cruellement, sur un éclat de verre. Le sang coule abondamment. Alarme. On s'empresse autour de l'enfant, on la porte à l'hôpital temporaire qui est là, tout proche, dans l'ex-Grand-Hôtel de l'endroit.

Un médecin militaire fait le pansement. Ce n'est rien, mais il faut un repos absolu. Et comment transporter la fillette chez elle? Rien de plus facile! assure le docteur : il a deux convalescents assez vigoureux pour porter sans fatigue le gentil fardeau.

Et voici les porteurs : deux soldats serbes, grands diables maigres aux traits farouches. Le docteur croit nécessaire de rassurer la maman : ce sont de bons garçons, très sûrs, mais ils ont vu tant de drames et tant d'horreurs pendant la terrible retraite, ils ont tant souffert qu'il en est resté une dureté sur leurs figures.

On part. La fillette, un peu pâle, sourit d'être balancée au pas prudent des deux soldats. La maman l'escorte d'un côté, et, de l'autre, marche le grand-père discourant sur la rudesse des peuples balkaniques. Mais qu'ont-ils donc ces Serbes? Les voilà qui s'arrêtent, se consultent, font des yeux désolés et, ma foi! tremblent, mais oui! tremblent, parce que le linge qui entoure le pied de l'enfant se teint de sang. Ils prennent tant de précautions, maintenant, qu'ils en deviennent maladroits. Le grand-père est obligé, pour les réconforter, de leur taper dans le dos en criant : *Drobno!* (ça va bien!) Et, entre temps, il place des réflexions judicieuses sur la survivance, chez les combattants, de la sensibilité que les horreurs de la guerre effacent momentanément, mais ne détruisent pas. — A. L.

Leurs mots.

Dans une gare pourvue d'une cantine installée par les soins de la Croix-Rouge, un train de permissionnaires, venant du front, s'arrête. C'est, d'ailleurs, la caractéristique des trains de permissionnaires : ils roulent quelquefois mais stationnent davantage. Aussitôt, les « Voiles bleues » s'empressent à la distribution du café, du thé, des tartines. Ce sont des rites, des appels, des remerciements, toute la joyeuse et bruyante manifestation d'une gratitude sincère. Puis, des oubliés réclament :

— Oh! Madame, par ici... on n'a rien eu!...

Des têtes se penchent, des bras se tendent; gracieusement, une jeune femme passe des tartines de pain... Bronzé, superbe, un « bonhomme », un vrai, pas un poilu de cinéma, s'empare du pain qu'on lui offre; il l'examine, ses yeux s'étonnent et, tout à coup, dans un cri, prenant à témoin un camarade, il lance :

— Ah! dis donc?... Sans blague!... du pain de civil!...

Et il y a, dans cette exclamation, tant de surprise, tant de bonheur et, à tout prendre, tant de renoncement accepté, pour le passé et pour l'avenir, que la jeune femme, émue et un peu gênée, double la ration, dans la hâte de voir sa corbeille vide.

Avez-vous le souvenir des belles nuits de Londres pendant l'été, les taxis filant à toute vitesse sur le pavé luisant, et les coups de sifflet à roulette, vers onze heures du soir, retentissant à tous les coins de rues pour appeler les chauffeurs qui doivent ramener vers le home les jolies misses fraîches et roses, les cheveux dans le dos, accompagnées du papa qui fume son dernier cigare, et de la maman qui rumine le dernier cancan?... Il n'y a presque plus de taxis à Londres, et les coups de sifflet, naturellement, se sont multipliés à tel point que finalement on s'est plaint de ces appels vains mais déchirants. Désormais, on ne pourra plus siffler les taxis après dix heures du soir ni avant sept heures du matin. Les autorités qui ont rédigé ce nouveau règlement font observer que l'on peut téléphoner aux stations de taxis au lieu de siffler. Il est probable que cette mesure sera définitive et que le sifflet à roulette aura lancé ses dernières stridulations à travers les rues de Londres

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

L'envie, ne déplaît aux moralistes, n'est pas toujours l'apanage des âmes basses. Prendre preuve, ce subtil distinguo qu'ils se voient contraints d'établir entre l'envie, la jalousie et l'émulation. Même chose au fond, sous divers intitulés. Une autre preuve est tirée de moi-même. Schanzli a-t-il donc l'âme basse? Je dis carrément non, sans vanité, sans fausse modestie. Connais-toi toi-même. Ne te surestime, ne te sous-estime point. Schanzli, avec ses qualités éminentes, a, comme un chacun, ses petits défauts; mais nulle bassesse. Or, en des circonstances déterminées, devient Schanzli accessible au sentiment à triple figure, nommé, selon les cas, envie, jalousie ou émulation. N'est-ce pas que ceci atteste la noblesse dudit?

J'étais déjà, depuis quelques jours, affecté de la susnommée passion, mais sourdement, et, pour la déceler à ma conscience, il ne fallait rien de moins que l'incroyable sûreté de mon diagnostic. Enfin, l'éclat se fit hier, à l'occasion d'un dîner de corps. Peut-être l'expression semblera-t-elle outrée, car nous étions trois convives en tout et pour tout. Trois ou neuf, à la romaine, tels sont mes chiffres. Un de plus, on ne s'entend pas. C'est le boucan, c'est le chambrant : *novem convivium, decem convivium*. Hier, c'était le petit comité. Trois! Mais, outre moi-même, de mes confrères les deux favoris.

L'un est Russe; et que vous importe s'il se nomme réellement comme ceci ou comme cela? Sachez que notre usage intime est de l'appeler par plaisanterie Dourakine, et quelquefois général, par plaisanterie au second degré.

De l'autre, je ne dois sous aucun prétexte écrire en toutes lettres la nationalité. Pourquoi? C'est ce que vous verrez postérieurement. Son nom est Grégoire Trajanesco. Que si ce nom vous aide à deviner d'où il sort, je ne porte pas la responsabilité de votre pénétration, et je vous prends à témoin que je n'ai rien dit.

Je subis la première atteinte du mal rien qu'à la vue de Trajanesco, tout il avait de je ne sais quoi, et dans la physionomie, et dans l'allure. Plus souvent a-t-il de la morbidité, et mérite que nous lui disions, en notre rude langage familier : « Tu sembles être ce soir, ou ce matin (selon l'heure) un peu veau. » Je vous jure qu'il ne l'était pas hier. Ses yeux de velours languoureux pétilaient d'une certaine malice. Il avait une façon de regarder le monde qui disait : « Mon âme a son secret. » Secret, oui : de Polichinelle. Je savais fort bien pourquoi mon Grégoire faisait ainsi le faraud, et, si vous l'avez deviné, comme je n'en doute guère, avouez encore une fois que je n'y suis pour rien.

Mais il fallait voir comme ce Trajanesco accrocha son feutre à la patère d'un geste martial! Et comme il demanda la carte d'une voix de commandement! Et de quel ton il dit : « Je fêterai volontiers ce soir des filets de sole au vermouth! »

J'interjetai finement :
— Je doute néanmoins, Grégoire, que tu aies l'appétit, car déjà tu sembles avoir mangé du lion.
Je feignais la bonne humeur, mais je faisais en dedans des comparaisons entre la situation internationale de Grégoire et la mienne propre, et je n'étais pas satisfait. Et j'éprouvais une tristesse. Qu'était-ce donc, sinon envie?

Ce fut pour moi épreuve encore plus dure, quand arriva Dourakine, un peu en retard sur nous, selon l'habitude. Toujours plus lent à mobiliser, comme nous disons par jeu, sans amertume. Il me serra la main comme s'il pensait à autre chose, et en serrant la main de Grégoire quelle cordialité! Et ces yeux dans les yeux! Comme pour dire encore : « J'ai mon secret. — Je le partage. » Pénible pour moi qui me sentais mis de côté.

Ce damné Grégoire s'aperçut de ma mélancolie, et, au lieu d'y porter remède par des amitiés, ne se mit-il pas à me taquiner? Du lion, vous dis-je, qu'il avait mangé, du lion!

— Eh bien! fit-il entre autres, pince-sans-rire, j'en apprends de belles sur la conduite de vos troupes alliées en Macédoine! Serbes, Français, Anglais, Italiens, et même Russes (ce disant, il fit, en manière d'excuse, une petite inclination du côté de Dourakine), tous enfin, il paraît qu'ils exercent des atrocités épouvantables sur le Bulgare. Incendie, pillage, etc., etc. Mais, notamment, ils mutilent ou ils massacrent tous les enfants, par prévoyance de l'avenir, afin que la race s'éteigne.

Ah! je peux dire que je grimpai à l'arbre! Moi qui ordinairement ne me laisse pas monter le coup! Mais cette mélancolie de rester neutre quand je vois ceux d'hier qui ne le seront plus demain, cette envie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, me coupait une partie de mes moyens intellectuels. Je niai si violemment et d'une éloquence si convaincue les atrocités bulgares de l'Entente, que Dourakine et Grégoire, qui naturellement n'en croyaient mot, ne purent se tenir de me rire au nez.

Leur gaieté me remit daplomb, et pour dissiper les dernières vapeurs du nuage, moi-même je voulus franchement boire à la victoire des Alliés. Mais, Schanzli, n'est-ce point la manquer à la neutralité, au moins dans la forme? Oui, c'est ma façon : chacun fait ce qu'il peut.

P. c. c. :
Abel Hermant.

LA SITUATION MILITAIRE

L'offensive franco-britannique progresse au nord de la Somme Les Serbes refoulent les Bulgares Les Turcs en déroute au Caucase

L'offensive combinée des forces anglaises et des nôtres au nord de la Somme vient de remporter une série d'importants succès. A leur aile gauche, nos alliés ont continué à progresser vers Thiéval, sur les pentes de la cote 141; cette progression s'est faite à la grenade, mais après une préparation d'artillerie qui explique la très faible proportion des pertes.

A l'aile droite, où se fait la jonction des deux armées, l'avance a été égale de part et d'autre. Nos alliés se sont rendus maîtres des hauteurs, des deux côtés du ravin où passe la route de Longueval à Flers, pendant que nous enlevions la partie du village de Maurepas que l'ennemi tenait encore et progressions à l'est jusqu'à la crête qui sépare ce village de celui du Forest (cote 121). C'est en vain que les Allemands ont essayé de contre-attaquer sur ce dernier point. Ils ont été rejetés avec de lourdes pertes et nous ont laissé des prisonniers. Ce dernier détail mérite d'être relevé, car le nombre croissant des prisonniers est un indice sûr de la démoralisation de l'ennemi. Les Anglais en ont fait, en cette opération, près de trois cents et nous plus de six cent cinquante. Quant à la valeur des positions, un coup d'œil sur la carte suffit pour l'apprécier : elles commandent les dépressions de Flers, de Ginchy, de Combles et du Forest, et soutiennent notre position avancée de la cote 100, au nord de Cléry. C'est une nouvelle étape de l'opération qui vient d'être accomplie avec succès.

Devant Salonique, la situation continue à s'améliorer. Des patrouilles de cavalerie ont pu s'avancer à l'est du lac Tahimos, qui forme l'embouchure de la Struma et couper les ponts de la rivière Angista, de façon à prévenir toute

incursion de l'ennemi dans la direction d'Orfano. Les villes de Kavala et de Drama sont toujours gardées par leur garnison grecque. Les Bulgares n'ont pas risqué une attaque, avertis sans doute par l'exemple de ce régiment grec qui a fait le coup de feu aux côtés de nos zouaves et de ce commandant Koudilis qui s'est fait tuer avec la garnison du fort de Pheapitra, plutôt que de le rendre. La patrie grecque n'est donc pas abandonnée de tous ses enfants, et si le péril s'aggravait, elle trouverait encore parmi eux des défenseurs dévoués jusqu'à la mort.

Au centre, les troupes anglo-françaises ont consolidé le terrain conquis au nord du lac Doiran et sur la rive droite du Vardar. A l'aile gauche, les Serbes combattent en héros sur les confins de la patrie perdue. Ils ont encore progressé vers la Crna, par le massif du Kukuruz, et repoussé de violentes attaques contre leurs positions nouvelles de la cote 1506, au nord-ouest du lac d'Ostovo.

Pendant que sur le front russe d'Europe l'accalmie continue, coupée seulement de contre-attaques locales, et inutiles, dans les régions de Molodechno et de Kovel, l'armée du Caucase vient de gagner une victoire décisive en repoussant l'offensive turque vers le lac de Van et réoccupant la ville de Mouch.

Jean Villars.



VOIR PLUS LOIN :

**Le sursaut de la Grèce.
Le raid des zeppelins sur Londres.**

LEURS CHEFS



LE PRINCE EITEL FRÉDÉRIC
second fils du kaiser, qui commanderait, dit-on, la 1^{re} division de la Garde prussienne, à laquelle nos soldats viennent d'infliger un sanglant échec autour de Maurepas.

Le roi de Roumanie refuse de recevoir un envoyé du kaiser

« Mission inopportune », répond-il

La diplomatie allemande vient de tenter un suprême effort auprès du gouvernement roumain, et elle a échoué. Cet échec est d'autant plus significatif que le kaiser avait, pour ainsi dire, donné de sa personne, en adressant au roi Ferdinand une lettre par laquelle il le priait de recevoir un envoyé extraordinaire, envoyé de marque, d'ailleurs, puisqu'il s'agissait du duc Jean-Albert de Mecklembourg. Celui-ci eût, naturellement, plaidé de toutes ses forces en faveur du maintien de la neutralité.

Or, le roi de Roumanie a refusé. Il a répondu qu'il considérait la mission du duc comme inopportune, car « étant un monarque constitutionnel, il se verrait obligé de faire recevoir l'envoyé de l'empereur par les ministres et que, dans ces conditions, il préférerait recevoir les communications du gouvernement allemand par la voie diplomatique habituelle. » (Radio)

Il semble bien que les empires centraux doivent se résigner à perdre la partie. Commentant l'échec de la proposition du kaiser, l'Adverbul, de Bucarest, écrit :

« La nouvelle offre allemande et la pression diplomatique ne peuvent avoir une influence. Nous avons définitivement rompu avec les puissances centrales dès le dernier conseil de la couronne. Depuis, l'Allemagne a gagné la Bulgarie qui a mérité la reconnaissance des puissances centrales. Quant à la Roumanie, aucun intérêt politique ou national ne la lie à ce groupe.

« Nous ne pouvons accepter de marcher à la suite de la Bulgarie quelles que soient les compensations qu'on nous offre pour notre neutralité, dont le résultat serait l'isolement de la Roumanie après la guerre. Une seule politique est désormais possible, c'est la conquête par les armes de la Transylvanie et de la Bukovine, ce que nous ne pouvons faire qu'aux côtés de l'Entente. »

Un autre fait est à signaler. Il est significatif en ce qui concerne les rapports de la Roumanie avec la Bulgarie : le gouvernement bulgare avait proposé au gouvernement roumain de passer un arrangement aux termes duquel la Roumanie eût laissé entrer en Bulgarie une certaine quantité de sel dont l'exportation est actuellement interdite; la Bulgarie eût expédié en échange le tabac nécessaire aux consommateurs roumains.

Le cabinet de Bucarest vient de décliner cette offre.

Ainsi les symptômes se multiplient. Et M. von Buscha, ministre allemand à Bucarest, a beau feindre l'optimisme, il a beau répéter qu'au cours de la guerre la diplomatie allemande a vaincu bien d'autres difficultés que celles de l'heure présente, qui s'y tromperait, après l'échec du kaiser?

LE SURSAUT QU'ON SOUHAITAIT

Il y a eu des Grecs pour livrer combat aux Bulgares

MILAN, 25 août. — On télégraphie de Salonique au *Secolo* :

Le général Christodoulos, commandant la division de Serès, assure que, contrairement aux ordres reçus d'Athènes, les troupes grecques ont résisté, dans certaines localités, à l'invasion des Bulgares en Macédoine orientale. De nombreux soldats grecs sont morts, blessés ou prisonniers. Les troupes grecques seraient décidées à s'opposer par la force à l'occupation de Serès.

Le général Christodoulos invite les démobilisés de la Macédoine orientale à rejoindre les régiments.

Un fort grec canonne l'enyahisseur

ATHÈNES, 24 août. — La garnison grecque du fort de Starista est entrée en contact avec des troupes bulgares. (Sous réserve.)

Des volontaires grecs s'enrôlent en masse

SALONIQUE, 25 août. — L'indignation populaire contre les Bulgares s'aggrave chaque jour en Grèce. A la suite du meeting antibulgare qui a eu lieu l'autre soir à Salonique, un comité s'est formé en vue d'organiser une légion de volontaires grecs. Ces volontaires, encadrés par des officiers de l'armée active et de la réserve, se proposent de défendre le territoire contre l'ennemi héréditaire.

Le comité est formé de MM. Philotas Hadjilazaros, sous-lieutenant de réserve de cavalerie; Georges Hadjinicolas, sous-lieutenant de réserve d'infanterie, Epaminondas Valsamakis, ancien lieutenant au 1^{er} étranger en France, chevalier de la Légion d'honneur, Pierre Louvaris, président du comité des réfugiés d'Asie-Mineure, Jean Patsopoulos, directeur du journal venizeliste *Rizospastis*. Un sixième membre sera désigné par l'Association des réfugiés de Thrace.

En quelques heures, plus de 600 engagements ont été recueillis. Il s'agit pour la plupart de soldats récemment mobilisés, qui brûlent de reprendre le service pour la défense de la patrie. On signale d'ailleurs, dans plusieurs autres villes de la Macédoine, la constitution de comités analogues à celui de Salonique.

A l'heure actuelle, plusieurs milliers d'hommes ont reçu des armes et des uniformes et se préparent à partir.

Le gouvernement de M. Zaimis n'approuve ni ne désapprouve cette manifestation; il voudrait d'abord considérer cette question comme un mouvement local, mais il semble que le sentiment national se réveille enfin. Il faut donc que le gouvernement prenne une attitude nette, et M. Zaimis comprend que son ministère est bien faible.

Le débarquement italien est achevé

Le ministre des Affaires étrangères nous communique la note suivante :

On nous annonce que le débarquement du corps italien de Salonique est terminé et que les navires ayant effectué ce transport sont revenus en Italie.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Vendredi 25 août (754^e jour de la guerre)

Front français

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nos troupes se sont consolidées pendant la nuit sur le terrain conquis au nord et au nord-est de Maurepas. Au sud du village, les Allemands ont lancé une violente contre-attaque SUR LE MAMELON 121, occupé par nos troupes. Fauché par nos tirs d'artillerie et nos feux de mitrailleuses, l'ennemi n'a pu aborder nos lignes en aucun point et a subi de lourdes pertes. Une soixantaine de prisonniers, dont deux officiers, sont restés entre nos mains à la suite de cette attaque. Le nombre total des prisonniers valides faits par nous dans ce secteur, depuis hier, dépasse 350.

ENTRE L'AYRE ET L'AINES, la lutte d'artillerie a été assez vive au cours de la nuit DANS LES REGIONS DE ROYE, LASSIGNY ET MOULIN-SOUS-TOUVENT.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, grande activité des deux artilleries dans la région de l'ouvrage de Thiaumont. Vers 2 heures, une tentative des Allemands contre le village de FLEURY a complètement échoué.

EN FORET D'APREMONT, un bombardement assez vif de nos tranchées a été suivi d'une tentative d'attaque qui a été arrêtée net par nos tirs de barrage. PRES DE CHAUVONCOURT, un coup de main ennemi sur un de nos petits postes a échoué sous nos feux.

23 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, nous avons poursuivi, au cours de la journée, nos tirs d'artillerie sur les organisations allemandes. Le chiffre des prisonniers faits par nous, dans les combats d'hier, atteint actuellement six cents. Huit nouvelles mitrailleuses ont été retrouvées aujourd'hui dans la partie de Maurepas que nous avons enlevée.

AU SUD-EST DE SAINT-MIHIEL, une tentative allemande, dirigée au cours de la nuit sur la Croix Saint-Jean, a été arrêtée par nos feux. Une autre attaque sur nos positions du BOIS D'AILLY a réussi à prendre pied dans nos éléments avancés, d'où elle a été immédiatement rejetée par notre contre-attaque.

Canonnade habituelle sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la journée d'hier, un de nos pilotes a abattu un biplan allemand qui s'est écrasé sur le sol près de Gremecey (nord-est de Nancy).

Front britannique

14 HEURES 35.

Nous sommes arrivés sur notre droite à la hauteur des troupes françaises qui avaient réalisé hier une avance importante à Maurepas.

Un combat très violent SUR LES LISIERES EST ET NORD DU BOIS DELVILLE nous a permis de faire progresser nos lignes de plusieurs centaines de mètres DE PART ET D'AUTRE DE LA ROUTE LONGUEVAL-FLERS. Cette opération nous avait valu ce matin, à 8 heures, cent quatre-vingt-sept prisonniers, dont huit officiers.

Les tranchées ennemies, dont le précédent communiqué annonçait hier la capture AU SUD DE THIEPVAL, s'étendent sur une longueur d'environ sept cents mètres dans le saillant de Leipzig. Plusieurs attaques à la grenade, qui ne nous ont occasionné que de faibles pertes, nous ont fait encore progresser dans ce secteur. Cent cinq nouveaux prisonniers sont venus s'ajouter aux soixante-deux signalés hier.

Nous nous établissons dans l'entonnoir d'une mine que nous avons fait exploser près des carrières A L'EST D'HULLUCH.

Différents coups de main réussis nous ont permis de pénétrer dans les lignes allemandes AU NORD DE NEUVILLE-SAINT-VAAST, PRES D'HULLUCH et A L'OUEST D'AUBERS, et de faire subir des pertes à l'ennemi.

Un petit détachement qui était entré dans une de nos sapes PRES DE CUINCHY en a été aisément rejeté à la grenade.

Communiqué belge

En divers points du front belge, les artilleries se sont contre-battues. Nos batteries de tous calibres ont violemment bombardé les positions allemandes de Hetsas. Lutte de bombes dans la région de Boesinghe.

Les Congrès de Monaco pour l'expansion des stations climatiques et thermales. — Le comité d'initiative de ces congrès, placé sous la présidence d'honneur de S. A. E. le prince Albert de Monaco, vient d'ouvrir 10, rue Aubert, à Paris (téléphone : Central 24-46), un bureau chargé de l'organisation, où doivent être adressées toutes les communications.

EVIAN SAISON **CACHAT**
de Mai à Octobre
Hotels : Royal, Splendide, Ermitage



LE RENFORCEMENT DES CADRES

A la veille des vacances de la Chambre j'exprimais ici le vœu qu'elle trouvât, avant de se séparer, les instants nécessaires pour examiner l'ensemble des projets et propositions législatives relatifs au renforcement des cadres de nos corps de troupes.

Sans la correspondance que m'a valu le modeste article consacré à ce sujet, je n'aurais pas soupçonné que la question passionnât tant de gens; mais, puisque *Excelsior* compte aux armées tant de « lecteurs assidus », c'est pour répondre à leur désir que je reviendrai sur ce problème capital de notre organisation militaire.

La question du renforcement des cadres date, en fait, du décret du 12 novembre 1914 qui, dès le début des hostilités a décidé que les officiers d'administration des services pourraient être admis pendant la durée de la guerre, par décision ministérielle, à servir dans les corps de troupes avec le grade dont ils ont l'assimilation. C'était la première brèche faite par l'énergique et clairvoyante initiative d'un ministre dans la cloison étanche qui, jusqu'ici, séparait les officiers des armes et ceux des services.

Par la suite, deux projets déposés sous l'influence des nécessités sont venus élargir la brèche en proposant le passage définitif des officiers d'administration dans un arme combattante et l'admission dans l'armée active des capitaines de réserve.

Mais le problème n'a été posé dans toute son ampleur et toute son acuité qu'avec les propositions que MM. Ceccaldi, Noulens et plusieurs de leurs collègues ont déposées en 1915 sur le bureau de la Chambre. Ce sont ces propositions qu'il faut examiner si l'on veut comprendre ce qu'est, en réalité, la question impérieuse du renforcement des cadres telle qu'elle se posera demain devant le Parlement et devant l'opinion publique.

L'honorable M. Ceccaldi s'est demandé comment on pourrait avoir des officiers sans diminuer l'importance des cadres existants, et la solution lui est apparue en compulsant les décrets qui, depuis le début de la guerre ont, au rebours de la logique et des suggestions du Parlement, versé dans le service administratif de l'armée, plusieurs milliers d'hommes, de sous-officiers et d'officiers du service armé. Sans doute, l'illusion d'une guerre de courte durée a-t-elle poussé à cette solution facile; toujours est-il que celle-ci constitue le plus fâcheux expédient.

Quant à la proposition, proprement dite, elle a non seulement pour objet « une meilleure utilisation des hommes mobilisés ou mobilisables », mais elle s'élève plus haut, aux principes mêmes de notre démocratie et vise une meilleure application de notre loi sur le service militaire « qui exige d'autant plus l'égalité dans le sacrifice qu'elle n'a pas cessé d'être obligatoire. »

L'article premier dispose que « tous les officiers et assimilés âgés de moins de quarante ans, après à faire campagne qui ont été nommés ou affectés aux services administratifs ou de trésorerie seront versés avec leur grade dans l'infanterie. » Ceux d'entre eux qui n'auraient pas effectivement commandé une section seraient envoyés dans un des centres déjà créés pour les élèves officiers de l'infanterie, à l'effet d'y compléter leur instruction militaire. Ils seraient remplacés dans leurs fonctions par des volontaires dégagés de toute obligation militaire, par des auxiliaires pourvus des connaissances désirables, ou par des grades devenus incapables par suite de blessures ou de maladies d'assurer un service actif. Une autre disposition inverse également dans leur arme d'origine les officiers de moins de cinquante ans aptes à faire campagne qui sont affectés au service des parcs ou à des services de l'intérieur.

Telle est la première des deux propositions. Pour arriver à une conclusion identique, la seconde part d'un point de vue différent. M. Ceccaldi considère a priori l'égalité nécessaire des Français devant l'impôt du sang. Pour M. Noulens, c'est surtout le gaspillage de personnel qui doit être réprimé. Il constate — et il faut bien l'en croire, puisque ancien ministre de la Guerre — que si, à l'avant, les cadres ne comptent que le nombre d'officiers strictement indispensables, les formations d'étapes et les services de l'intérieur en font, en revanche, beaucoup trop abondamment pourvus. Le recrutement, observe-t-il, s'opère dans les unités de combat et l'on ne paraît pas songer à d'autres officiers qui, retenus dans les services de l'armée, seraient cependant en état de remplacer leurs camarades les plus éprouvés sur la ligne de feu.

Dans ce cas encore, il faut chercher l'expli-

cation de ce luxe de personnel dans la conception qui a présidé à l'organisation initiale des services de l'armée. On croyait à une guerre de mouvement; on a donc institué dans la zone des étapes, comme sur le territoire, une longue série d'organes intermédiaires, destinés à établir un lien de continuité entre l'avant et l'arrière. C'est le contraire qui s'est produit; le front s'est cristallisé, et tous ces organes créés avec un luxe de personnel que les besoins ne justifient pas « n'ont abouti — ce n'est pas moi qui le dis — qu'à une usure d'énergie, qu'à des complications bureaucratiques, qu'à des conflits d'attributions. »

Le même phénomène s'observe dans les services administratifs proprement dits. En prévision de la mobilité des armées, on y a constitué, en les prélevant sur les combattants, un corps abondamment fourni d'officiers jeunes et vigoureux et leur départ a appauvri d'autant les cadres de ces corps.

Le remède par quoi l'honorable M. Noulens entend remédier à cet état de choses est moins révolutionnaire que celui que préconise son collègue. Il veut simplement que les officiers des armes, détachés en surnombre dans les services, soient rendus à leur corps, et que tous les officiers et assimilés des services spéciaux ou administratifs n'ayant pas dépassé quarante ans soient réintégrés d'office avec le grade dont ils ont l'assimilation, dans leur arme d'origine. Un article prescrit, par ailleurs, de n'affecter aux services de l'intérieur que des officiers déclarés inaptes, et de renvoyer dans leurs foyers, pour raison d'économie budgétaire les officiers retraités inaptes, dégagés par leur âge de toute obligation militaire. Quant au remplacement de ces derniers, il y serait pourvu au moyen d'officiers ou assimilés ayant dépassé quarante ans, d'engagés spéciaux, ou d'hommes du service auxiliaire pourvus des connaissances désirables.

Telles sont, aussi brièvement exposées que possible, les dispositions essentielles de ces deux intéressantes propositions. La première est d'un esprit judicieusement révolutionnaire; la seconde, plus modérée dans la forme, est aussi catégorique quant à l'urgence du but à atteindre. Toutes deux s'inspirent du sentiment le plus élevé: la disparition d'une inégalité de fait, que rien ne justifie, dans le sacrifice impose, le redressement d'erreurs de doctrine qu'on s'étonne de relever encore dans notre organisation militaire, après vingt-quatre mois d'expérience.

La commission de l'armée, dans son souci de ne pas désorganiser les services « intéressés », a réduit ces propositions à un projet où se traduit visiblement la préoccupation prudente de ceux-ci. Il n'y a évidemment, aucun rapport entre cette prudence et l'oubli dont ces propositions, qui datent du 18 novembre 1915, ont été jusqu'ici l'objet; je crois pourtant qu'une certaine publicité ne pourra qu'être profitable à leur prochaine résurrection.

Emmanuel Brousse,

Député, rapporteur général de la commission des économies.

CACHEZ ÇA!

AMSTERDAM, 25 août. — Le *Telegraaf* rapporte qu'un libraire d'Amsterdam ayant exposé le portrait de Guillaume II à côté de dessins de Raemaekers dut le retirer de sa vitrine en présence des manifestations hostiles de la foule.



LES « ARROSEUSES MUNICIPALES » SUR LE FRONT
Par ces temps de chaleur, la poussière des routes ajoutée aux fatigues de nos soldats a une gêne inutile. Aussi l'autorité militaire a-t-elle prohibé un certain nombre d'arrosoirs qui, comme celle que montre notre photographie, préparent à nos régiments en marche des étapes moins étouffantes.

La guerre d'influence en Extrême-Orient

Pourquoi les Allemands vivent en paix dans la concession française de Chang-Hai

Excelsior signalait naguère ce fait stupéfiant: 270 Allemands vivant, libres et respectés, dans la concession française de Chang-Hai. L'interprétation trop généreuse d'un arrangement conclu avec le gouvernement chinois nous retient, disions-nous, d'expulser de chez nous ces indésirables. C'est ce point de droit que nous voudrions sommairement discuter ici. Il s'applique tout aussi bien à Tien Tsin, à Canton, où le même scandale peut être constaté.

« La concession française est une autocratie, disait récemment encore, et fort justement, M. Cucherousset, l'un de nos plus distingués confrères de Haiphong, une autocratie entre les mains du consul général de France — malgré l'existence d'un conseil municipal où figurent quatre membres étrangers. A côté des services municipaux, il faut compter la Compagnie française des Eaux, Tramsways et Eclairage, qui a l'adjudication de ces services sur la concession française... Cette Compagnie est en grande partie financée par des banques françaises et belges. »

Ceci acquis, lors de la déclaration de guerre, les Allemands résidant à Chang-Hai, et qu'attendait le camp de concentration, restèrent chez eux, continuèrent à fréquenter leurs clubs, leur école de médecine, construits sur un terrain extraconcedé à la France et devenu concession régulière depuis deux ans. Payant leurs impôts à la municipalité française, profitant de l'éclairage, de l'eau, des routes, de la protection de la police, ils sont encore sur le sol français de Chang-Hai, après vingt-cinq mois d'hostilités. Notre concession? Ils n'hésitent pas à déclarer qu'après la paix elle passera aux mains allemandes.

Pourquoi ne les chasse-t-on pas, eux, les premiers?

Le point de vue qui contrarie ce geste si simple est celui-ci: ce faisant, nos autorités porteraient atteinte aux droits souverains de la Chine, suzeraine d'un sol que nous n'occupons qu'à titre de fief! En somme, et comme il a été fort plaisamment dit, le consul a hésité à mettre à la porte de chez lui — qui est localaire de la Chine — un hôte désagréable, parce que cet hôte pourrait être un ami du propriétaire.

Argument sans valeur, puisque, en ce qui concerne les Chinois eux-mêmes, ils ne peuvent résider sur notre concession qu'en vertu d'une tolérance. Nous les en pourrions éloigner dès demain, et à plus forte raison, n'est-il pas vrai, dès aujourd'hui, des ennemis arrogants et nuisibles.

Il n'est que trop évident en effet qu'à Chang-Hai, comme ailleurs, l'Allemand, en nombre, garde les yeux grands ouverts, calèche le Chinois contre nous et entretient chez les jaunes la conviction que, tremblants devant le kaiser, nous n'avons pas même le courage de jeter ses sujets hors de nos territoires en Chine, alors que nous prétendons leur infliger en Europe des défaites qui, vont les conduire à demander grâce. L'intrigue antifranaise de ces Germains restés nos invités et nos hôtes se délecte en présence de la cocasse situation où, par exemple, est placée notre consul lorsqu'il fait, effectivement, commerce avec l'ennemi en percevant 8 0/0 de redevance sur les loyers des Allemands, en tolérant qu'ils achètent, à la Compagnie française, de l'eau et de l'électricité, en acceptant que, deux fois la semaine, à la cour mixte, l'avocat anglais de la police écoute sans sourciller parler l'assesseur allemand, en courant lui-même, consul de France, le risque de rester debout en tramway — un tramway français — parce que toutes les places sont occupées par des Wurtembergeois, des Saxons, des Badois et des Prussiens.

Nous verrons, un jour prochain, comment ces Allemands profitent de notre hospitalité inconcevable pour — en bons soldats de Guillaume II — faire lâcher leur métier de diffamateurs et d'espions.

Pascal Fortluny.

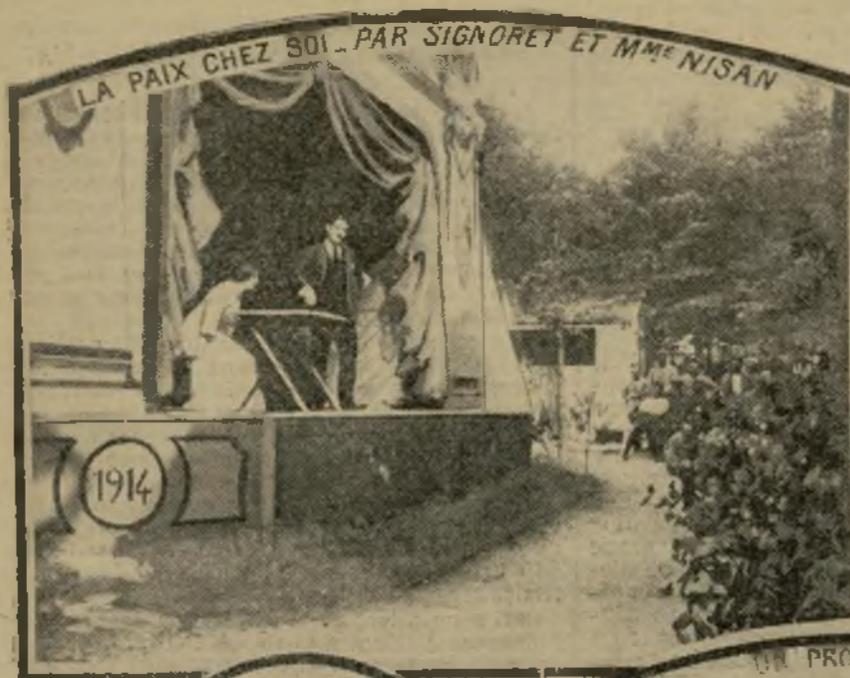
L'aviation allemande manque de pilotes

Un document saisi récemment montre à n'en pas douter que les Allemands éprouvent de grandes difficultés à trouver des pilotes et des observateurs pour le service d'aviation.

C'est ce qui explique la réclame intense faite en ce moment en Allemagne en faveur de l'aviation: articles élogieux de la presse, biographies d'aviateurs célèbres, abondante distribution de décorations et, en particulier, de l'Ordre pour le Mérite.

BÉNÉDICTINE
La Grande Liqueur Française
TONIQUE — DIGESTIVE

LES FEUX DE LA RAMPE SUR LE FRONT



LA PAIX CHEZ SOI... PAR SIGNORET ET MME NISAN

1914



UN ORCHESTRE DU THEATRE AUX ARMEES



FAUST ET MEPHISTO

UN PROGRAMME

Musique de 2400

Symphonie

Marche militaire

La belle Meunier

Les Gars Français

Marche

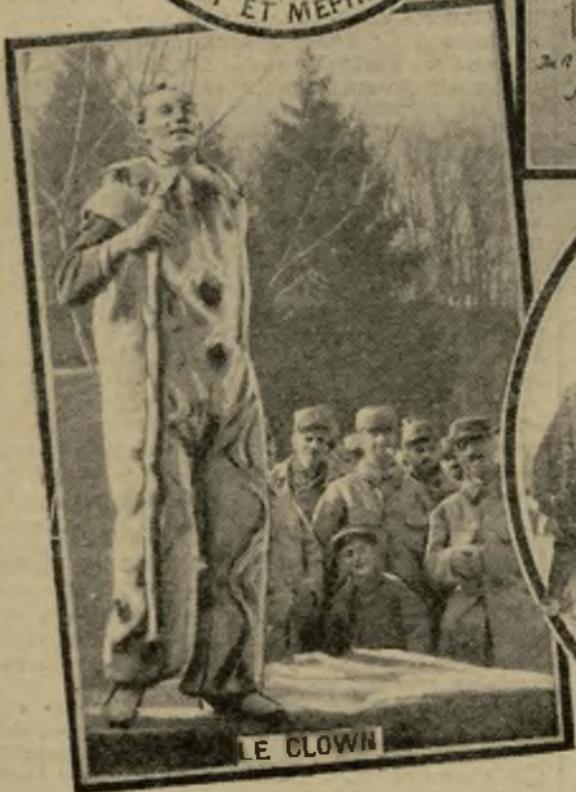
Cinquita

Le Brave

Exécute à 600 mètres en
des boches un jour que le vent
portait vers eux les bruits de nos
cannonades. Saluons nos
à France Malheur
Jean Brest
M. Brest 11/8/16



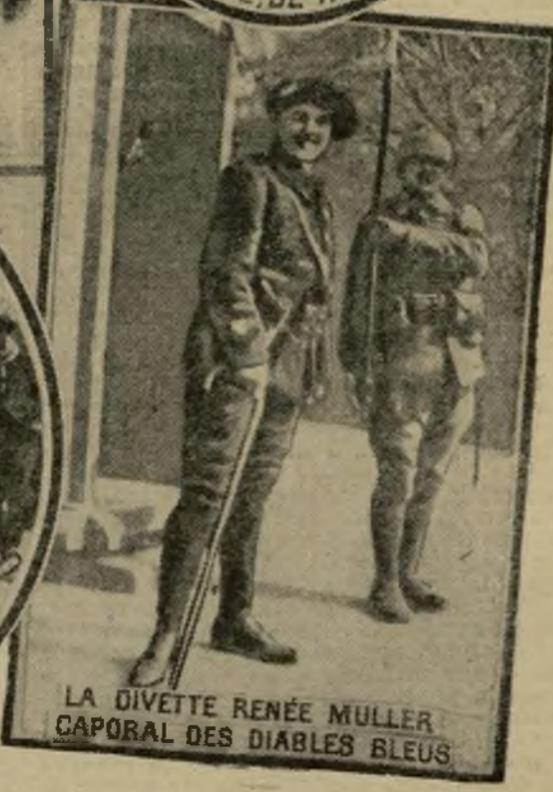
DEMOCRITE, DE REGNARD



LE CLOWN



LA DANSE DES SOLDATS BEARNAIS



LA DIVETTE RENÉE MULLER
CAPORAL DES DIABLES BLEUS

Nos poilus n'avaient pas attendu les tournées quasi officielles du Théâtre aux Armées, qu'ils apprécient néanmoins beaucoup, pour goûter entre deux combats aux plaisirs de l'esprit. Des scènes très ingénieusement comprises ont surgi un peu partout dans les cantonnements du front. Et, souvent, avec le bruit du canon comme orchestre et des marmites pour interrompre la représentation ils y jouèrent des revues, souvent la comédie, parfois même des actes de grand opéra.

DERNIÈRE HEURE

Sur le front du Caucase les Russes progressent à l'ouest du lac de Van

PÉTROGRAD, 25 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Dans la soirée du 23 août, les Allemands ont lancé une nuée de gaz asphyxiants dans la région du village de Sabilka, au nord du chemin de fer de Lida à Molodetchno.

Le 24, vers minuit, dans la région au sud de Tsirin, après une forte préparation d'artillerie, l'ennemi, qui avait pris l'offensive contre nos tranchées, a été repoussé par nos postes de campagne.

Dans la direction de Kovel, dans la région du village de Volitzk, l'ennemi, qui avait tenté de prendre l'offensive, a été repoussé.

FRONT DU CAUCASE

Notre avance à l'ouest du lac Van continue.

Dans la direction de Mossoul, nous poursuivons les restes de la division turque défaite.

En s'emparant de Mousch nos alliés firent 2.300 prisonniers

PÉTROGRAD, 24 août. — Communiqué du soir du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

La situation est sans changement.

FRONT DU CAUCASE

Nos troupes, serrant de près l'ennemi dans la région à l'ouest du lac de Van, ont fait irruption dans la ville de Mousch et y ont fait des prisonniers.

D'après les rapports complémentaires sur le combat, dans la région de Rayatt, où nous avons cerné les éléments de la 4^e division ottomane, nous avons capturé le 11^e régiment turc comprenant le commandant, 56 officiers et 1.600 soldats et presque tout le reste du 10^e régiment turc avec deux officiers d'état-major, plusieurs officiers supérieurs et 650 soldats.

Nous avons également enlevé, au cours de ce combat, trois canons et trois mitrailleuses.

Les Turcs évacuent Bitlis

PÉTROGRAD, 25 août. — Poursuivant leurs derniers succès, les Russes prononcent une avance générale sur tout le front d'Asie Mineure. Les Turcs, menacés par cette poussée victorieuse, viennent d'évacuer Bitlis. (Radio.)

EN ESPAGNE

Violentes bagarres à Gérone entre civils et militaires

PERPIGNAN, 25 août. — Des désordres viennent de se produire à Gérone, qui ont pris une certaine importance. Excitée par les provocations de quelques officiers et sous-officiers, la population alla manifester devant la demeure du gouverneur civil pour lui exposer ses doléances. Au retour de la manifestation, sur la Rambla, principale promenade de la ville, les officiers et sous-officiers reçurent les manifestants à coups de plat de sabre et de bouteille, puis ils tirèrent de nombreux coups de revolver. Il y eut vingt blessés grièvement, dont deux auraient succombé.

L'adjoint du maire, venant rétablir l'ordre, a reçu un coup de bouteille dans la figure. En guise de protestation, tous les magasins de la ville ont été fermés. Le calme a été difficilement rétabli. Le général Allau, capitaine général de Barcelone, est accouru en toute hâte et a destitué le gouverneur militaire de Gérone, coupable de faiblesse vis-à-vis des officiers et sous-officiers responsables des désordres. Ceux-ci ont été mis aux arrêts de rigueur. Les troupes ont été consignées. La population reste très irritée et l'émotion est grande dans toute la Catalogne.

LA PIRATERIE ALLEMANDE

LONDRES, 25 août. — Le Lloyd annonce que la goélette italienne *Elios* et que le vapeur norvégien *Volor* ont été coulés.

Un torpilleur allemand a capturé le vapeur danois *Avanti*, portant une cargaison de pâte de bois.

Le Lloyd annonce que les voiliers italiens *Maria Brizzanardi* et *Canna* ont été coulés.

Le raid des zeppelins sur l'Angleterre

Cent bombes, dont quarante sur les faubourgs de Londres

LONDRES, 25 août. — La nuit dernière, cinq ou six dirigeables allemands ont volé au-dessus des littoraux est et sud-est de l'Angleterre. Deux ou trois de ceux qui ont volé au-dessus des comtés de l'Est ont jeté plus de trente bombes sans causer ni pertes ni dégâts. Un autre qui essayait d'approcher d'une ville dotée d'un port de mer a été accueilli par le feu très vif de l'artillerie anti-aérienne et repoussé dans la direction de l'Est, après avoir jeté 19 bombes en mer, sans atteindre son objectif.

Un autre dirigeable qui volait au-dessus du littoral sud-est, ayant été accueilli par le feu violent de l'artillerie anti-aérienne, a été obligé de décharger dans la mer sa cargaison de bombes, sans causer ni pertes, ni dégâts.

Un autre dirigeable a réussi à atteindre la périphérie de Londres et à lancer des bombes incendiaires et explosibles; il a tué deux enfants, trois femmes et trois hommes et a blessé grièvement quatre femmes, trois hommes et, légèrement, trois enfants, sept femmes et quatre hommes.

Des éclats de verre ont blessé en outre grièvement un soldat et légèrement quatorze personnes.

Jusqu'ici, on compte une quarantaine de bombes jetées; la plupart sont tombées sur des propriétés de peu d'importance ou dans des espaces libres; toutefois, une usine d'énergie électrique a subi de légers dégâts, et un atelier de mécanicien a été assez endommagé par un incendie.

Plusieurs petits incendies ont éclaté, mais la brigade des pompiers de Londres les a éteints promptement et a sauvé plusieurs personnes en danger.

Des que l'artillerie anti-aérienne eut ouvert le feu contre lui, ce dirigeable a changé de direction.

Il se peut que le premier dirigeable ait été suivi d'un autre, mais, pour le moment, le fait n'a pas été vérifié.

Quelques-uns de nos aviateurs sont montés à la poursuite des dirigeables et l'un d'eux a réussi à faire feu sur un des appareils ennemis à faible portée.

Le total des bombes jetées, que l'on connaît, est de cent.

Dirigeables et avions survolent la Hollande

AMSTERDAM, 25 août. — On mande de Suiskil, près la frontière belge, qu'un aéroplane a survolé ce matin, à 7 heures, le territoire allemand; il venait de l'ouest et a disparu dans la direction du nord-ouest.

Deux dirigeables ont passé, ce matin de bonne heure, au-dessus de l'île Ameland, se dirigeant vers l'est.

Un troisième a traversé l'île Texel dans toute sa longueur, se dirigeant vers le nord-est.

Le communiqué britannique

22 h. 30.

La nuit dernière, à l'ouest de Guinchy, environ deux compagnies ont tenté d'attaquer nos tranchées. Elles ont été rejetées par nos feux de mitrailleuses.

L'artillerie a bombardé assez violemment ces mêmes tranchées au cours de la nuit et de la journée, ainsi que les positions conquises par nous la nuit dernière près du bois Delville.

Grande activité des deux artilleries en diverses parties du front.

Hier, deux mitrailleuses sont tombées entre nos mains près du bois Delville, où nous avons fait 90 prisonniers, dont un officier, en outre de ceux précédemment signalés et qui ont été ramenés aujourd'hui du secteur Ferme du Mouquet-Saillant de Leipzig.

Notre aviation a exécuté deux expéditions contre des voies de garage importantes et des lignes de communication ennemies. Plusieurs trains ont été bombardés, le matériel roulant a subi de graves dommages. D'autres points d'importance militaire ont été également atteints. Les aviateurs ennemis évitent en général tout engagement. Quelques combats ont cependant eu lieu au cours desquels un certain nombre d'appareils allemands ont été endommagés ou contraints d'atterrir. Un de nos avions a été descendu par l'artillerie ennemie.

Les Italiens avancent en dépit du brouillard sur les pentes du Cauriol

ROME, 25 août. — Commandement suprême.

Dans la zone des Alpi-di-Fassa, malgré le brouillard épais qui paralyse l'action de l'artillerie, nos détachements ont accompli, hier, de nouveaux progrès sur les pentes du Cauriol, et capturé une quarantaine de prisonniers.

On signale une intense activité de l'artillerie ennemie contre nos positions, dans la haute vallée de Degano, dans le Boite.

Une petite attaque, au col de la vallée de l'Inferno, a été repoussée.

Sur le Carso, la situation est invariable.

Dans la zone de Gorizia, l'ennemi a lancé d'autres obus sur Gorizia, et sur le pont de Usonzo.

Les Italiens surveillent la côte albanaise

VALLONA, 25 août. — Afin de pourvoir à la surveillance de la côte albanaise située au nord du cap Kefali, d'où des signaux étaient fréquemment faits à des submersibles ennemis, des détachements de troupes et de marins italiens ont occupé la cime de Kalarat et le port de Palerme.

Les ministres italiens délibèrent

ROME, 25 août. — Le président du Conseil a conféré longuement, aujourd'hui, avec M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères, et avec M. Bissolati, retour du front. Les trois hommes d'état sont tombés d'accord sur toutes les questions politiques.

D'autres conférences auront lieu à la Consulta avant le nouveau Conseil des ministres.

Il résulte, en outre, des rapports confidentiels réservés au gouvernement et qui ont été soumis, hier, au Conseil des ministres, que la situation militaire est excellente.

Le dernier carré autrichien

MILAN, 25 août. — La dernière contre-attaque autrichienne avant la prise de Gorizia a été tentée par le colonel Kurudijtu; elle a eu lieu sur le mont Saint-Valentin, mais, coupé de sa base, séparé des autres unités, le colonel autrichien a fait former ses troupes en carré.

Le carré autrichien résistait victorieusement, mais une unité italienne composée de jeunes soldats s'est élancée haionnelle en avant aux cris de : « Savoie! ».

« On s'est engagé un des combats corps à corps qui, dit le correspondant du *Secolo*, resteront mémorables dans l'histoire de notre guerre. Un petit nombre de survivants parmi lesquels le colonel Kurudijtu ont été faits prisonniers. »

Mort d'un aviateur hongrois

ROME, 25 août. — Des nouvelles autrichiennes annoncent que le 13 août l'artillerie italienne abattit l'avion de l'aviateur Ludwig Vámos, de Budapest, qui était un des plus populaires en Hongrie. Cet aviateur prit part au bombardement d'Ancône. Il appartenait à l'escadrille d'hydravions de Pola et avait été décoré des médailles de la Valeur d'or et d'argent.

Communiqué de l'armée d'Orient du 25 août 1916

A l'est du lac Tahinos, des patrouilles de cavalerie anglaise, déjouant l'attention de l'ennemi, ont remonté la rivière Angista et ont fait sauter plusieurs ponts. Les villes de Cavalla, Drama, toujours occupées par leurs garnisons grecques, n'ont pas été attaquées.

Dans la région de la Struma, fusillade assez vive aux avant-postes. Quelques escarmouches vers le mont Belés.

Vers le lac Doiran, et sur la rive droite du Vardar, lutte d'artillerie active. Nos troupes organisent le terrain conquis en avant de Ljiminica. A notre aile gauche, les troupes serbes ont réalisé de sensibles progrès dans la région de Kukuruz. De violentes contre-attaques bulgares dirigées sur nos positions au nord-ouest du lac Ostrovo ont été repoussées par les Serbes qui ont fait plusieurs centaines de prisonniers.

OBESITE
LIN-TARIN
CONSULTATION

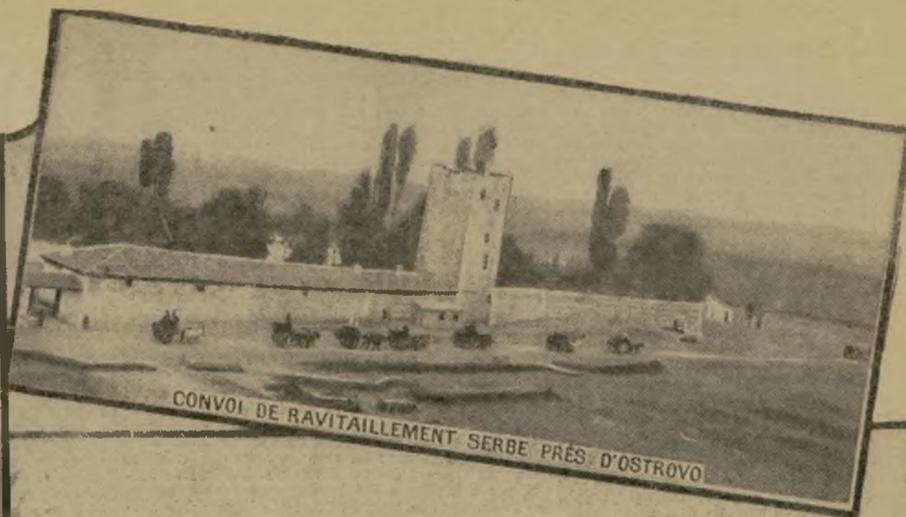
Au milieu des troupes alliées qui imposent aux Bulgares l'autorité de leurs attaques



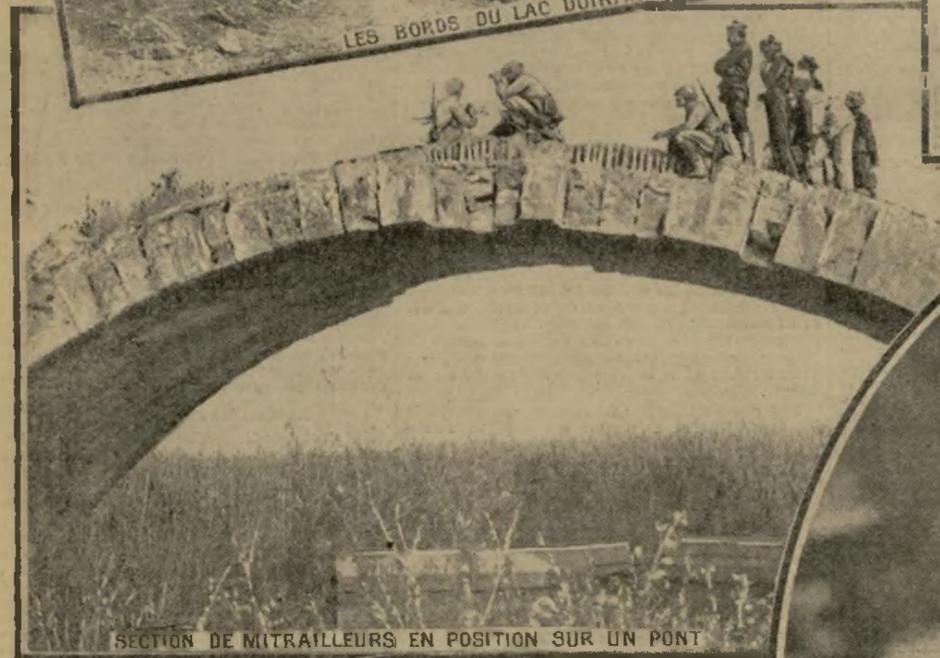
LES BORDS DU LAC DOIRAN



UNE RUE DE FLORINA



CONVOI DE RAVITAILLEMENT SERBE PRÈS D'OSTROVO



SECTION DE MITRAILLEURS EN POSITION SUR UN PONT



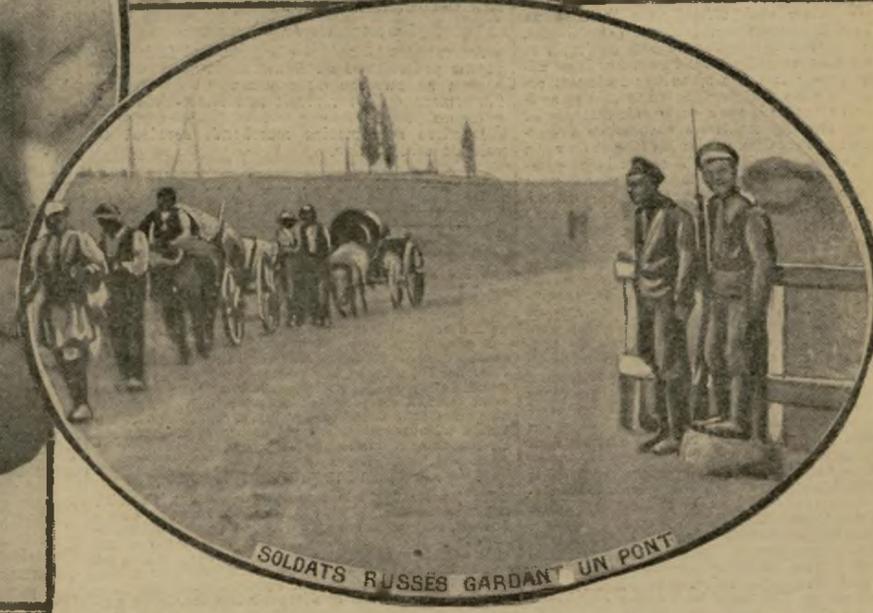
PAR LA HAUTE TEMPÉRATURE POUR PRÉVENIR LA FIEVRE CAUSÉE LE CACHET DE QUININE DE L'AUSTRALIEN



UN CANOT MITRAILLEUR FRANÇAIS (MARAIS DU VARDAR)



LE DRAPEAU D'UN RÉGIMENT SERBE AU REPOS



SOLDATS RUSSÉS GARDANT UN PONT

Encore que personne ne se fût mépris sur la portée de cette manœuvre plus politique que stratégique, les Bulgares semblaient avoir fondé de grandes espérances sur le mouvement qu'ils avaient dessiné, il y a quatre jours, dans le but de déborder nos deux ailes en Macédoine. Dès maintenant, ils sont désillusionnés, à en juger par les plus récentes nouvelles qui nous informent de

l'échec complet de leur tentative. Tout au contraire, au centre, l'offensive des Alliés se poursuit méthodiquement. Les troupes internationales du général Sarrail vont de l'avant malgré les lourdes chaleurs qui pourraient provoquer des indispositions, heureusement combattues par de larges distributions de médicaments préventifs.

(Cliché Secteur photographique de l'armée.)

La bataille de la Somme

(Notes d'un témoin)

Episodes des combats au nord de la rivière

Dans leur communiqué du 19 août, les Allemands annonçaient qu'attaqués par des forces considérables ils avaient par ordre, et conformément à leur plan, raccourci leur front entre Guillemont et Maurepas et ils glorifiaient en même temps la ténacité et la bravoure de la garde impériale et des contingents rhénans.

Nos ennemis nous ont accoutumés aux travestissements de leurs écueils. Ainsi, ils expliquent le refoulement interrompu auquel ils n'échappaient plus ; ainsi ils cachent sous les affirmations fausses et les formules creuses le désarroi où les mettent les progrès d'une offensive qu'ils prétendaient avoir brisée (1).

Si les derniers engagements au nord de la Somme ont été des actions réduites, de simples rectifications de ligne améliorant une situation de fin de combat et assurant l'avenir, ils n'en ont pas été moins méritoires pour nos troupes. Menés contre des défenses que la seule nature semble avoir faites inexpugnables, contre des organisations où l'ennemi a mis tous ses efforts et toute sa science, ces combats limités, ces épisodes de la bataille exigent des études minutieuses, des moyens puissants, une force d'âme digne des grandes batailles d'autrefois ; et comme ils attestent chaque fois l'ardeur de l'armée française et marquent des progrès, chacun d'eux nous est un symbole de victoire.

C'est un régiment de ligne, un beau régiment de fantassins où l'entrain des soldats de la classe 16 fait merveille, mêlé à l'expérience et à la valeur des aînés. Comme tous les régiments de France, il est riche d'exploits et de souffrances qui l'ont élevé parmi les meilleurs. Son colonel, grand, jeune, mince et blond est un chef prestigieux ; sur sa manche droite il porte quatre chevrons : ses états de guerre, quatre blessures. Ses officiers sont rivaux en bravoure et le régiment connaît les traits des siens et il est fier de son histoire. En une semaine de combat au nord de la Somme, il vient de lui ajouter une belle page.

Le 9 août, il commençait d'entrer dans la bataille, en engageant un de ses bataillons dans la région du bois de Hem.

La lisière ouest du bois est à pic. Toute la région est naturellement favorable à la défense ; l'ennemi s'y cramponnait. Il tenait le bois de Hem en presque totalité, la carrière au nord et des boqueteaux voisins sur les pentes desquels il avait accumulé les mitrailleuses et les engins défensifs.

Le 11 août, tandis que les chasseurs alpins s'avancèrent plus au nord, les fantassins du ... régiment attaquaient le secteur du bois de Hem. D'un seul bond, ils enlevaient le point d'appui constitué par les boqueteaux nord de la carrière, puis, dévalant dans le chemin creux, ils traversaient le bois de Hem, le nettoyaient et venaient s'établir au delà de la voie du chemin de fer d'intérêt local Cléry-Combles. Le 12 août, poussant toujours de l'avant, ils marchaient sur la tranchée allemande à l'ouest du bois des Riez, en avant de la route Cléry-Maurepas.

Cette tranchée suit la plus faible pente du mouvement de terrain ; elle traverse la vallée des Riez et remonte de l'autre côté. C'était pour l'attaque un point délicat à divers titres. D'abord, deux fortins, sentinelles avancées des vallées du bois du Ravin et du bois des Riez, en défendaient l'accès par leurs mitrailleuses ; ensuite la vallée même très fortement organisée par la seule configuration du terrain et aménagée avec de profonds abris permettait d'accumuler les réserves avec les meilleures chances de protection. Ajoutez que ces deux vallées des Riez et du ravin devaient prendre complètement à revers la progression de l'attaque et qu'en même temps les mitrailleuses des deux fortins pouvaient balayer tout le plateau à l'ouest. La méthode et la résolution françaises eurent raison de ces difficultés.

Sitôt qu'ils débouchèrent, les éléments de droite se trouvèrent sous le feu des mitrailleuses allemandes que la préparation d'artillerie, si puissante qu'elle eût été, n'avait pu toutes détruire. Mais leur mouvement fut si rapide qu'il permit aux assaillants de gagner le débilement et de s'installer à distance d'assaut de la tranchée ennemie. Les éléments de gauche, plus éprouvés par le feu, s'étaient accrochés au terrain avec un magnifique courage et se trouvaient à 150 mètres environ de leur objectif ; parvenue en face du fortin, l'extrême gauche, avait progressé pied à pied malgré les rafales, jusqu'à 30 mètres des mitrailleuses. Une partie de la tranchée ennemie était déjà prise.

Devant la partie qui résistait encore, un combat à la grenade s'engagea acharné pendant l'après-midi du 12, la nuit du 12 au 13 et toute la journée du 13 avec de glorieux épisodes.

Dix hommes, commandés par un sous-lieutenant, demeurèrent vingt-quatre heures durant accrochés à 10 mètres devant l'ennemi ; ailleurs, un lieutenant monte sur le parapet de la tranchée conquise pour donner ses ordres. Une balle lui arrache une partie du cuir chevelu, il se fait panser rapidement, revient, exalte ses hommes, prend un fusil, ajuste des

(1) Les combattants ont la preuve de ces mensonges quotidiens.

fuyards allemands. Une deuxième balle l'atteint au bras : il s'en va, plein de rage, et ses hommes, enthousiasmés, tiennent la position conquise et repoussent tous les assauts.

Devant le fortin, un officier allemand, très crâne, sert lui-même une mitrailleuse ; un de nos hommes lui envoie une grenade en plein corps, mais l'engin n'éclate pas. L'Allemand le ramasse à ses pieds et le tend au Français avec un sourire. Une deuxième grenade l'écrase sur son arme. Plus loin, un commandant de compagnie, qui est entré dans la tranchée allemande, appelle deux agents de liaison. Il donne ses ordres, les fait répéter. Un gros obus éclate qui tue les coureurs. Alors, le capitaine appelle quatre hommes ; il répète l'ordre ; un deuxième obus tue les quatre soldats. Par une chance inouïe, le capitaine est sauf. Deux coureurs viennent remplacer les camarades tués ; encore une fois l'ordre est donné, répété. Les hommes partent. Ils accomplissent leur mission.

Et, vingt-quatre heures durant, la lutte se poursuit pleine de traits pareils. Dans la journée du 13 août, l'ennemi paraît vouloir tenter une forte contre-attaque. Il s'amasse nombreux au nord de Cléry, mais les mitrailleuses françaises enflent le boyau de rassemblement. On voit les Allemands tomber comme des mouches ; en même temps, le barrage d'artillerie est établi sur ce point. C'est un anéantissement. Dans les tranchées conquises, dans les organisations à l'est et au nord du bois de Hem, dans les boqueteaux, dans les chemins creux, les cadavres ennemis forment des tas effrayants. L'œuvre de l'artillerie française a été bonne.

Enfin, dans la nuit du 13, toute la tranchée allemande est au pouvoir des nôtres. La tâche est remplie ; encore une fois le mur est ébranlé ; l'Allemand recule et nos succès s'affirment. Le lendemain le 3^e régiment de la garde impériale paraît sur le champ de bataille.

Le retour du "Deutschland"

On pavise en Allemagne

ZURICH, 25 août. — On annonce que toute l'Allemagne est pavisée en l'honneur de l'arrivée du *Deutschland*.

On pouvait prévoir que le retour du *Deutschland* serait accueilli, en Allemagne, avec enthousiasme, mais on ne pouvait pas s'attendre à la joie puérile, hystérique que l'on constate et dont le kaiser donna le premier l'exemple. Cette joie exubérante est l'œuvre d'un gouvernement qui cherche à mettre le public allemand dans de bonnes dispositions à la veille de l'émission du nouvel emprunt de guerre.

Le sous-marin sera gardé à vue

COPENHAGUE, 25 août. — Le correspondant berlinois du *Politiken* signale que le sous-marin *Deutschland* reste étroitement gardé dans le Weser.

Les prochains voyages seront tenus secrets

ZURICH, 25 août. — Le *Berliner Tageblatt*, confirmant la nouvelle de la rentrée du sous-marin *Deutschland* à son port d'attache, prévient que, désormais, les voyages accomplis par les sous-marins commerciaux resteront secrets.

La traversée du « Bremen »

AMSTERDAM, 25 août. — Le président de la compagnie propriétaire du *Deutschland* annonce qu'il a reçu un message du commandant du *Bremen* l'informant qu'il arriverait aux Etats-Unis dans quelques jours.

D'autres sous-marins marchands seraient en voie de construction.

TRIBUNAUX

Désertion devant l'ennemi

Il y a plusieurs mois, le fantassin Chevalier, victime du « cafard », quitta son régiment, à ce moment dans les tranchées à Bagatelle, et vint à Paris. Faute grave entre toutes. Le quatrième jour, Chevalier eut conscience de son acte ; il retourna sur le front se présenter à son colonel, qui déjà l'avait porté déserteur. Son régiment venant de recevoir l'ordre de se rendre à Verdun, Chevalier fut autorisé à le suivre. Blessé dans une attaque, il fut évacué à l'arrière, et, hier, presque complètement guéri, il comparait devant le troisième conseil de guerre pour désertion devant l'ennemi. Les circonstances atténuantes lui ont été accordées et le conseil l'a condamné à quatre ans de prison.

Le déménageur du Boche

En janvier 1915, le logement des époux Kasokké, sujets allemands, situé 295, rue du Faubourg-Saint-Antoine, fut mis sous séquestre. A la fin de juillet dernier, le séquestre, M. Rigon, venant le visiter, constata qu'il avait été cambriolé. Le contenu des tiroirs était éparé sur le sol. Les meubles avaient été déménagés. L'enquête ouverte, grâce aux empreintes digitales laissées sur une bouteille, fit découvrir le voleur : un certain Laroue, déserteur du 155^e d'infanterie. Avec son complice, Phillippon et le brocanteur Braustein, qui avait acheté le mobilier, il a comparu hier devant la huitième chambre correctionnelle, qui a prononcé les condamnations suivantes : Laroue, deux ans de prison ; Phillippon, quatre mois ; Braustein, deux mois avec sursis.

La disette en Allemagne

93 0/0 d'augmentation des dépenses
et 35 0/0 de diminution des vivres.

On lit dans le *Vorwaerts* :

Il résulte d'enquêtes faites à Berlin que la dépense en vivres d'une famille de quatre membres (mari, femme et deux enfants) est passée de 614 marks, en l'année 1881, à 1.320 marks actuellement ; elle aurait donc augmenté de 93 0/0, s'il était possible encore de se procurer les mêmes vivres qu'en 1881. En fait, par suite du rationnement, au lieu de consommer par jour 170 grammes d'albumine, 47 grammes de graisse et 400 grammes d'hydrates de carbone (farine ou sucre), chaque adulte ne reçoit plus que 50 grammes d'albumine, 21 grammes de graisse et 280 grammes de farine ou de sucre. La ration, déjà insuffisante, s'est donc abaissée de 35 0/0, passant de 2.300 calories à 1.500, juste la moitié de la ration normale, qui devrait être de 3.000 calories.

Le comité de guerre pour les intérêts des consommateurs a fait une enquête portant sur dix villes : Berlin, Hambourg, Francfort-sur-Mein, Hanovre, Carlsruhe, Munster, Offenbach, München-Gladbach, Constance et Neuss. Comparant les résultats avec ceux que constatait, en 1908, l'Office impérial de statistiques, il conclut à l'augmentation suivante des dépenses mensuelles : pain, 47 0/0 ; pommes de terre, 236 0/0 ; graisse, beurre, margarine, 68 0/0 ; viande, 29 0/0 ; poisson, 390 0/0 ; œufs, 249 0/0 ; lait, 25 0/0 ; fromage, 227 0/0 ; café ou substituts du café, 189 0/0. Mais en même temps, et malgré l'augmentation des dépenses, la consommation s'est abaissée, pour le pain, de 35 0/0 ; pour le beurre, la margarine et la graisse, de 47 0/0 ; pour la viande, de 56 0/0 ; pour les œufs, de 19 0/0 ; pour le fromage, de 30 0/0 ; pour le café et ses substituts, de 36 0/0. C'est seulement pour les pommes de terre que la consommation a augmenté de 50 0/0 ; or les pommes de terre ne sauraient vraiment remplacer d'autres aliments plus riches en substances albuminoïdes.

Nouvelles réglementations

AMSTERDAM, 24 août. — A Berlin, à partir du 18 août, la ration de matières grasses sera de 60 grammes de beurre et 30 de margarine, par tête et par semaine.

A partir du mois de septembre, les ouvriers qui travaillent chez eux et qui n'ont ni le gaz ni l'électricité recevront, sur présentation d'une carte établie à cet effet, un quart de litre de pétrole par semaine.

A Neukoeln, la police a arrêté deux individus qui avaient volé 20.000 cartes de vivres divers. (Radio.)

Une réunion de conseillers municipaux dissoute par la police

ZURICH, 24 août. — On mande de Halle que la fraction socialiste de la municipalité avait obtenu l'autorisation de se réunir, à condition de ne s'occuper que de la question des vivres en évitant les sujets qui pourraient inquiéter la population ; deux rapports eurent lieu sans entrave, mais dans la discussion concernant l'attente devant les magasins M. Albrecht, socialiste, fut interrompu et la réunion fut dissoute par la police.

La propagande contre le gouvernement

La *Munchner Zeitung* dit que des distributeurs de feuilles volantes signées par trois Allemands continuent leur œuvre d'agitation ; ces écrits rédigés contre le gouvernement se répandent largement dans les milieux intellectuels et politiques.

Violente explosion dans une usine de Saint-Denis

Hier soir, à 6 heures moins un quart, un incendie, précédé d'une violente explosion, s'est déclaré dans les dépendances construites depuis la guerre de l'usine Ruggieri, située 223, route de la Révoite, à Saint-Denis.

Les secours arrivèrent très rapidement des casernes de pompiers des localités avoisinantes et aussi de Paris. Vivement attaqué, le feu diminua d'intensité et, après une heure de travail, tout danger était conjuré. Une ouvrière a été légèrement brûlée ; les dégâts paraissent importants.

M. Laurent, préfet de police, le directeur de son cabinet, M. Manoury, le colonel des pompiers se trouvaient sur le théâtre de l'incendie.

M. Laurent, commissaire de police de la plaine Saint-Denis, a ouvert une enquête.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Impression d'Afrique...

C... août 1916.

La campagne somnole, abruti de chaleur, sous un ciel implacablement bleu. Le soleil grille l'herbe des champs et rôtit les cailloux de la route blanche qui monte et descend au gré des coteaux et des collines, éblouissante. Les voitures qui passent entraînent un gigantesque panache fait de la poussière soulevée en tourbillon, rendant pour un moment l'air plus irrespirable encore et suffoquant, piquant les yeux, séchant la gorge, aveuglant brouillard blanc qui poudre les arbres grêles du bord du chemin.

Là-bas, dans l'air embrasé, les coteaux ont des tons précieux et rares, d'un bleu léger et vaporeux. Rien ne bouge dans la plaine qui flambe.

Mais voilà que d'un fossé où il était tapi, à l'ombre d'un buisson, sort un nègre, armé d'un fusil. Il salue la trombe de poussière qui passe devant lui et dans laquelle roule peut-être un grand chef, et puis il rentre dans son trou.

La route, cependant, a fait un crochet et débouche tout à coup dans un village. Quelques maisons brûlées dressent la carcasse noircie de leur charpente calcinée. Sur un terrain plat, des voitures sont rangées en carré, toutes uniformément peintes en gris, avec des roues renforcées par de la paille tressée. Des mulets à l'attache se grattent, se mordent, piaffent et tirent sur leurs cordes. Un Arabe au teint de bronze, à la barbe courte, noire et frisée, pour les cal-

mer, leur crie des injures, tandis qu'un autre, assis au pied d'un arbre, poursuit un rêve nonchalant, celui-là a la tête rasée, avec, sur le haut du crâne, une petite natte de cheveux, selon la règle du Coran, afin que l'Ange de la Mort puisse le prendre par cette natte pour l'emmener au Paradis, lorsque le jour, qui est écrit, sera arrivé. Sur le pas d'une porte, un adolescent, accroupi sur ses talons, nettoie son fusil, et un gros bonhomme, vêtu de vert moutarde, assis sur sa mule, la même boire. La bête, par jeu, frappe du sabot et fait voler des gerbes d'eau qui s'argentent au soleil et éclaboussent des femmes installées à laver leur linge, tout à côté. Ce sont des cris aigus et des rires.

Dans un petit jardin planté de robustes légumes et de quelques fleurs rouges, devant une marmite, s'affaire un grand diable noir, dépoitraillé et les bras nus. Il souffle sur son feu qui fume, remue son rata avec une grande cuillère, donne un coup de pied à un chien qui vient rôder trop près, allonge une taloche à un gamin qui fouillait dans son sac; mais comme le gosse pleure le nègre lui fait un beau sourire et lui donne une prune bien mûre pour le consoler.

Le long des rues, des hommes au teint de cuivre, de bronze ou d'ébène, rasés ou le visage encadré d'une petite barbe courte et frisée, aux jambes sèches



et nerveuses, traînent ou portent de grands sacs, des caisses et des seaux d'eau. Dans les granges, sur la paille, d'autres dorment.

Au bord de la route, un Arabe chante, pour lui tout seul, une sorte de complainte au rythme mono-

tone. Le son aigu et nasillard d'une flûte s'élève par instant, venant d'une maison où résonnent aussi des tambours frappés de coups réguliers. C'est une musique qui s'ajoute au concert donné par la campagne qui rôtit au soleil : bourdonnements d'insectes, cris stridents de cigales et, de temps en temps, plus loin, un bruit sourd qui retentit tout à coup, pour s'éteindre ensuite en roulements prolongés. Peut-être est-ce le tonnerre ou bien... pourquoi pas?... le rugissement du lion ?

Sous ce ciel bleu, dans ce soleil, parmi tous ces nègres et ces Arabes, ne sommes-nous pas, en Afrique, aux confins du désert? Mais non!... Nous n'avons pas quitté notre douce France, à laquelle la guerre a donné un pittoresque nouveau. Ce n'est pas le rugissement du lion, mais bien le bruit du canon qu'on entend de ce petit village où cantonnent des troupes marocaines au repos.

La chéchia sur la tête, vêtus de vert moutarde, avec, au col et aux poignets, le liséré jonquille, la poitrine étoilée de la médaille ou de la croix, en plus de médailles coloniales, les manches couvertes de brisques, années de campagne, blessures, rien n'y manque. Ce sont d'admirables soldats. Ils ont vu tant de choses qu'ils ne s'étonnent plus de rien. Ils ont tant roulé du nord au midi, de l'est à l'ouest, par le soleil et par la neige, partout où cela « bardait », que lorsqu'ils arrivent quelque part on dit :

— Attention, les Marocains sont là; il va y avoir quelque chose de ce côté.

... Mais il se fait un grand remue-ménage dans le village. Des grades, tout équipés, sifflent; les hommes sortent des granges. Les fusils et les sacs sont déjà rangés en faisceaux devant les portes, les escouades se rassemblent. L'officier, un vieil « Africain » à l'« impériale » grise,



monte à cheval. Les files sont formées, chacun est à son poste, la Nouba en tête...

Et voilà que les clairons éclatent en fanfare, les tambours roulent éperdument, et, perçant ce retentissant tumulte, monte le son aigu et nasillard des petites flûtes qui chantonnent une mélodie un peu chevrotante, un peu cassée, mais si nostalgique et si prenante, soutenue par les coups sourds qu'un vieux nègre à barbiche blanche frappe sur une sorte de grand tambour accroché comme une grosse caisse sur son ventre, qu'elle seule reste et emplit les oreilles : les tambours et les clairons tumultueux ne sont plus là que pour marquer le rythme.

Au son de la Nouba, les Marocains s'en vont vers « ce qui est écrit ».

André Warnod.

“EXCELSIOR” RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

- La vie sociale
- La vie artistique
- Les procès importants
- Les accidents graves
- Les événements locaux
- La vie économique
- Les sports
- Tous faits pittoresques

Les trois coups sur le front

Comme les tréteaux des bateleurs qui se dressaient jadis sur le pont Neuf, attirant autour de leurs bonisseurs la foule des mousquetaires et des gardes du roi, nombreux sont les théâtres qui se dressent un peu partout dans les cantonnements du front. Car nos poilus veulent se persuader qu'ils vivent normalement lorsqu'ils ne se battent pas. Ils veulent aller au théâtre! Ils veulent rire! Ils veulent qu'on les fasse pleurer! Et ces héros vibrent en écoutant les poèmes qui vantent des actions moins belles pourtant que celles qu'ils accomplissent tous les jours depuis deux ans.

Partout, ceux dont l'art est susceptible de chasser le cafard se dévouent : depuis l'artiste célèbre du théâtre subventionné jusqu'à l'humble cabot de la roulotte foraine, à l'amateur même que le feu sacré des planches attire entre deux rafales de mitraille.

Longtemps à l'avance, on établit des programmes; les fins crayons se chargent d'illustrer les affiches qu'on colle aux portes des granges ou des gourbis et les prospectus qu'on distribue dans les sections et les compagnies.

Des décorateurs qui rendraient des points à Jusseume et à Amable brossent des décors et des rideaux de scène que les Américains s'arracheront plus tard à coups de bank-notes.

Ainsi, à Mourmelon, le théâtre Gouraud, installé sous une vaste tente, possède une véritable scène encadrée par un portique sur lequel un humoriste émérite a brossé une tête de Guillaume en poine, un kronprinz typique, un kaiser casqué et un Hindenburg à la pipe avec deux silhouettes militaires, quelque féminines, que ne désavouerait pas Fabiano. Une rampe électrique dont le courant est fourni par l'usine roulante de l'état-major; un orchestre où un piano abandonné a été installé pour renforcer deux violons, un violoncelle et une flûte, voilà une scène où les artistes de la Comédie-Française ont joué fort commodément lors de leurs premières tournées, avant qu'ils eussent à leur disposition le Théâtre aux Armées, du peintre Georges Scott.

Dans un cantonnement d'Alsace, une grange a été habilement transformée en casino. Le rideau de scène représente les Alliés personnifiés par sept petites femmes en soldat qui forcent la Germanie, casquée, à se mettre à genoux. De chaque côté deux hélices d'avion resplendissent à la lueur des lampes acétyliennes, tandis qu'au milieu de la salle est exposé le moteur du fauabattu jadis par le regretté Boillot.

Mais tous les organisateurs de spectacles du front n'ont pas la chance d'avoir une grange, une salle d'école ni même une tente à leur disposition. N'importe, une simple estrade suffit : la nature est seule chargée du décor, ce qui ne diminue pas l'enthousiasme des spectateurs, bien au contraire.

Et, quand la scène est trouvée, le spectacle annoncé dans *Rigolboche*, *Diable au Cor*, *l'Echo des Gourbis* ou quelque autre « journal », il faut répéter. Voilà une distraction toute trouvée pour passer le temps derrière les créneaux, lors des tours de tranchées. Mais quand les Boches attaquent, vite les artistes fourrent leur rôle dans la poche de leur capote et sautent sur leur fusil. Le jour de la représentation, le souffleur a fort à faire. Parfois, hélas! il y a des défections parmi ceux qui ont promis leur concours. On sait ce que signifie leur absence : ils sont morts pour la patrie.

Au théâtre, que ce soit à l'arrière comme au front, il faut que l'illusion soit complète. Les artistes doivent jouer en costumes, ce qui n'est pas toujours facile à réaliser, car les garde-robes sont choses encombrantes pour des troupiers. Mais au front, on ne s'embarrasse pas pour si peu et l'on put voir à D...-sur-Meuse le docteur Faust apparaître en pourpoint alors que l'élève du Conservatoire qui le personnifiait chantait « A moi les plaisirs ! A moi la jeunesse ! » Il est vrai que le pourpoint n'était pas autre chose qu'une veste retournée, ornée d'une collarlette et de manchettes faites avec de la gaze à pansement. Un vulgaire caleçon de laine donnait l'illusion du maillot cependant que des bottes de sous-officier complétaient l'accoutrement. Quant à Méphisto, son costume ne le cédait nullement en splendeur à celui de son partenaire : un pantalon rouge d'officier, un chandail rouge et un passe-montagnes de même couleur avec une touffe de la crinière d'un cheval pour remplacer la barbiche satanique, d'habiles coups de crayon pour marquer les sourcils.

Autre part on a joué *Démocrate*, de Regnard. Des costumes grecs ! Quoi de plus facile ! Une chemise et des serviettes de toilette à raies rouges, cela fait une fort belle chlamyde. Des toiles de colis cousues ensemble font une robe merveilleuse. Et les lanières des bandes molletières dessinent admirablement les lacets des colurnes autour des jambes nues !

Système D, n'est-ce pas ?

Henry Cossira.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

CE QU'IL FAUT FAIRE pendant les attaques par gaz asphyxiants

Depuis quelques mois, les Allemands ont fait tous leurs efforts pour généraliser la guerre des gaz sur le front occidental. Ils ont entrepris des travaux considérables dans leurs tranchées de première ligne, creusant des abris pour y placer les récipients à gaz en attendant leur emploi, aménageant des niches pour y abriter les récepteurs émetteurs au moment propice. Les parapets eux-mêmes ont été sillonnés par des rigoles dans lesquelles sont dissimulés les tuyaux par où s'échappent les nuages délétères.

Au début de cette guerre nouvelle, nous pûmes fabriquer rapidement de petits tampons de gaze ou de coton qui, imprégnés d'hyposulfite de soude, avaient pour but de neutraliser le chlore qui constituait l'élément toxique des vagues asphyxiantes. Ce petit tampon, aujourd'hui historique, que l'on maintenait difficilement appliqué sur la bouche et sur le nez à l'aide de cordons se nouant derrière la tête, nous semble maintenant ridicule. Et pourtant, tel quel, ce procédé très rudimentaire a rendu d'inappréciables services. C'est lui que l'on a lentement modifié, après avoir changé la nature des corps neutralisants, que l'on a transformé par l'adjonction d'un masque souple recouvrant toute la figure et où sont ménagées deux ouvertures vitrées pour les yeux, pour en faire le modèle actuel que nos poilus portent toujours soigneusement suspendu à leur cou ou dans la boîte, prêts à le mettre à la première alerte lorsqu'ils occupent les tranchées avancées.

Nous avons acquis aujourd'hui une grande pratique dans la défense contre les attaques par

soin de toujours graisser les verres afin qu'ils ne soient pas embués et brouillés par la vapeur d'eau provenant de la respiration. Cette mise en place, vu la vitesse souvent très grande avec laquelle déferle la vague de gaz lorsque le vent est violent, demande à être exécutée avec une célérité extrême. Bien que l'appareil en lui-même soit des plus simples, il faut cependant avoir exécuté des manœuvres répétées et minutieuses afin de l'utiliser aussi rapidement que correctement. Il est indispensable que les soldats le revêtent avec des gestes mécaniques et pour ainsi dire automatiques. Un masque mal ajusté ou posé de travers

gaz très denses, très lourds, qui restent des heures entières sans bouger dans les moindres trous et y stagnent comme des eaux croupies.

Ces précautions prises, il n'y a plus qu'à laisser passer la vague tranquille en veillant surtout aux surprises qu'elle peut receler ou cacher. Des que le gros des vapeurs se sera éloigné, il sera bon de purifier complètement l'air en le débarrassant des gaz flottants à l'aide des pulvérisateurs qui ressemblent aux appareils dont se servent les vigneron pour soufrier leurs plants et sont adaptés à ce nouvel usage. Les grands feux de paille dont nous avons parlé tout à l'heure seront aussi de précieux auxiliaires pour mener à bien cette œuvre d'assainissement.

A côté de ce qu'il faut faire, il y a ce qu'il s'agit d'éviter à tout prix. Il faut d'abord avoir le plus grand soin de tenir au sec et à l'abri de toute atteinte de l'eau les compresses enfermées dans les boîtes de fer blanc, car elles perdraient alors tout pouvoir protecteur. Lorsque la vague passe, il est dangereux de s'agiter, de crier; on ne ferait que donner prise aux gaz asphyxiants. Il est aussi défendu de chercher à se sauver devant l'arrivée de la vague délétère, car on serait sûrement et violemment rattrapé par elle et sérieusement atteint si, dans un moment d'affolement, on avait oublié de mettre son masque. Les abris ne peuvent offrir que des refuges dangereux par suite des gaz qui s'y accumulent; aussi est-il prudent de ne pas s'y aventurer.

On agit sagement en n'enlevant pas les masques trop vite après le passage de la vague, car elle laisse derrière elle des traînées nocives que l'on peut toujours risquer de respirer.

Nous signalerons aussi un cas dans lequel il est indispensable de conserver ses masques: c'est dans celui de la ruse aujourd'hui classique employée par nos ennemis. Ils envoient souvent, chacune à une heure d'intervalle, quatre nappes de gaz d'une durée de dix minutes. Les unes seront toxiques, les autres formées, par exemple, de simples fumées de godron. Deux, trois nappes arriveront, inoffensives. Les Allemands espèrent que nos poilus, devenus insoucieux du péril, fini-



Cagoule

n'assureraient même pas un commencement de protection, le principe reposant sur l'étanchéité absolue qui force l'air à n'arriver à la bouche et au nez qu'après avoir traversé la gaze imprégnée des matières neutralisantes. Quelques bouffées de cet air d'une toxicité calculée aspirées directement suffiraient pour provoquer des troubles importants. On ne saurait donc trop recommander aux hommes de suivre avec la plus vigilante application les exercices pratiques et préparatoires qui leur sont faits à cet effet, au cours desquels on cherche à les rapprocher le plus possible de la réalité en les introduisant dans des chambres dont l'atmosphère est chlorée. On ne saurait trop insister pour que les hommes ne portent pas la barbe qui empêche le masque de bien s'appliquer sur la figure et permet des fuites.

Une fois les masques convenablement posés, les hommes doivent rester à leur poste sans crainte aucune du danger qui s'avance sur eux. Ils sont suffisamment parés contre lui. Toute leur attention n'a plus qu'à se tendre vers l'attaque qu'exécuteront probablement les ennemis à la faveur de ce rideau asphyxiant.

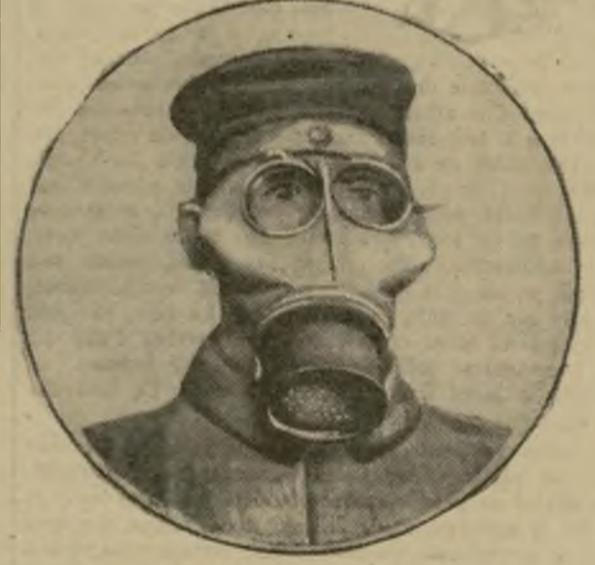
Cependant, il restera encore des précautions à prendre, dont l'exécution incombera à quelques hommes désignés à cet effet. Il faudra notamment allumer de distance en distance et entretenir de grands feux de paille imbibée de corps très combustibles, dont la chaleur déterminera un courant d'air ascendant qui aura pour but de forcer le nuage à s'élever au-dessus de la tranchée et à la survoler sans y pénétrer. Ces feux feront encore, si l'on peut dire, l'office de brise-lames en fragmentant la vague gazeuse et en la déchiquetant en lambeaux.

Il faudra également prendre bien soin de fer-



Ancien bâillon à l'hyposulfite et lunettes en étoffe

mer aussi hermétiquement que possible les abris, afin que les gaz délétères ne viennent pas s'y accumuler, risquant d'asphyxier les hommes lorsqu'ils y rentreront sans méfiance. Ce sont, en effet, des



Masque respiratoire allemand

ront par ne plus se méfier et par penser, lorsqu'ils verront déferler la quatrième vague, qu'elle n'est pas plus méchante que sa devancière et négligeront de se préserver. Ils en sont d'ailleurs pour leurs frais de malice, car nos poilus ont depuis longtemps éventé ce petit stratagème d'une psychologie enfantine.

L'expérience démontre quotidiennement que l'homme qui a un masque en bon état et qui est bien exercé à le mettre convenablement avec célérité est suffisamment protégé contre les vagues de gaz asphyxiants que peuvent envoyer les Allemands. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'ils se trouveront au milieu de ces vapeurs comme des poissons dans l'eau, mais ils pourront au besoin en braver les effets avec succès pendant des heures entières.

LES SPORTS

NATATION

Un nouveau record du monde. — Le record du monde des 500 mètres, que détenait depuis quatre ans le champion d'Angleterre Bartfield, vient d'être battu, à New-York, en course, par Herbert E. Wollmer, de l'Université de Columbia. Le merveilleux athlète a nagé la distance en 6 minutes 51 s. 3/5, battant le temps précédent par 5 s. 1/5.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé.....	4 fr. "
Cartonnage élégant, à nos bureaux.....	1 fr. 75
Par poste, recommandé.....	2 fr. 30



Masque respiratoire français

mer aussi hermétiquement que possible les abris, afin que les gaz délétères ne viennent pas s'y accumuler, risquant d'asphyxier les hommes lorsqu'ils y rentreront sans méfiance. Ce sont, en effet, des

LES CONTES D'EXCELSIOR

Frères d'armes

Périodiquement cela revenait à l'heure des repas, celle où, dans la salle fraîche de la ferme, la famille se réunissait autour du repas plantureux. Le Jacquot levait la tête, et ses yeux bleus, si souvent lointains, devenaient fixes et aigus en se posant sur son père, rouge, large, crevant de santé, qui s'empressait consciencieusement. Puis, d'une voix nette, qui dominait tous les autres bruits, il disait :

— C'est extraordinaire tout de même, papa, que tu aies été réformé !

— Mange ta soupe ! éclatait le gros Moret... et mêle-toi de ce qui te regarde !...

Jacquot pinçait les lèvres, hochait la tête, jetait sur sa mère un regard indéfinissable et recommençait à pignocher dans son assiette, ou sortait en disant qu'il n'avait plus faim.

Alors il s'en allait dans les prés. Les herbes, chargées de graines, se balançaient sous le chaud soleil : de petites fleurs s'étendaient par plaques, en famille. Les sauterelles dansaient, avec un bruit de grains de plomb qui tombent. Au loin, très loin, les monstrueux canons poussaient le silence de leurs bouffées tragiques, et le vieux Gloriet, en les entendant, cessait de paître, pointant des oreilles et tendant vers l'horizon son cou étique.

Du temps où il était jeune, où il avait encore une robe de soie et des pieds de demoiselle, Gloriet avait servi au Maroc, dans un régiment de spahis. Il portait même encore deux blessures glorieuses au poitrail. Maintenant qu'un poil terne déshonorait ses flancs et que ses lourds sabots s'ornaient derrière de quatre barbièches grises, il n'était plus bon qu'à traîner la carriole au marché, en attendant la mort, et on le traitait sans déférence.

Jacquot seul l'aimait. Il l'aimait pour des raisons très profondes. Il l'aimait parce qu'il savait que Gloriet était un brave, souffrant, dans son âme de cheval d'armes, d'être trop vieux, comme lui, Jacquot, souffrait dans son cœur de petit gars ardent d'être trop jeune pour prendre part à la grande aventure.

Aussi, chaque fois qu'il avait posé à son père l'insolente question et qu'il en avait reçu la brutale réponse, c'était-il toujours vers le Gloriet que Jacquot venait.

— Va, Gloriet, ajoutait Jacquot, si ça continue sans que papa soit soldat, c'est moi qui partirai et j'pèse plus de 100 kilos, pas dit... Ça ne le gêne point ici, ça ne le gênera pas plus à la guerre... Je t'emmènerai, mon vieux, on rejoindra tous les deux, par là-bas, où ça fait du potin...

Et puis le jour vint où l'on commença à parler de la victoire proche. Un jour, Mme Moret poussa un grand soupir en disant :

— Peut-être aurons-nous la paix à l'automne...

Le cœur de Jacquot s'effara dans sa poitrine. A l'automne, on pouvait avoir la paix à l'automne, et son père était toujours là, et il n'y avait aucune chance pour qu'il n'y restât pas !

La décision de l'enfant fut vite prise. Il s'agissait de se montrer un homme avant qu'il ne fût trop tard. Il attendit le soir. Il attendit que le soleil couchant ornât de sa frise d'or le ciel de turquoise, attendit que la nuit absorbât formes et distances dans son ombre bleue. Alors, il glissa dans sa poche ses quelques économies, enfila son veston des dimanches, prit à la main ses beaux souliers ferrés et déposa sur le bureau de son père une feuille de papier sur laquelle il avait écrit : « Je vais au front pour qu'il y ait au moins un soldat dans la famille. » Et, s'assurant que tout dormait dans la maison, il passa le mur.

Dans l'herbage, le vieux Gloriet l'entendit venir et hennit doucement. Au loin, la canonnade roulait sourdement.

— Le Gloriet, dit Jacquot, il est temps, nous allons partir. Allons toujours vers les troupes, mon vieux. Là-bas, on verra bien.

Et comme Gloriet, consentant, agitait joyeusement sa queue, lamentable cordon de sonnette... l'un portant l'autre, ils s'en furent sur la route dure.

La nuit était opaque comme de la suie ; un vent humide et chaud soufflait. Ils allèrent ainsi des heures. Il semblait à Jacquot que les canons, maintenant, avaient la voix plus grosse ; une grande fierté l'emplissait et le redressait, quand, tombant de sommeil, il piquait du nez dans la dure crinière de Gloriet, qui avançait.

Mais, vers l'aube, la terre sonna derrière eux, et Jacquot devina qu'on le poursuivait... Alors, infatigable, la folie le prit, il se jeta dans un bois qui

se trouvait à droite, et ce fut une fuite éperdue à travers les troncs dangereux, comme si Gloriet avait retrouvé ses forces de jeune pur sang, comme s'il se fut agi de piétiner l'ennemi sous ses sabots. Puis une haie se dressa. Le Gloriet retrouva l'ardeur de ses veines... Il sauta... Derrière la haie se trouvait un fossé. Il y eut un bruit de branches cassées, de feuilles mortes, et le vieux cheval et l'enfant roulerent sans un cri.

Instantanément, le Jacquot vit tout rouge autour de lui. « Comme ça devait être là-bas. » Il entendit des cris, des appels, des bruits de galop, le canon toujours, se crut enfin sur le champ de bataille, donnant sa vie, lui aussi, pour la France, et simplement, sans regret, avec cet étonnant dédain de la jeunesse, il laissa la mort l'envahir !... Une grosse voix haleta au-dessus de lui :

— Mais qu'est-ce qui lui a pris, fuir comme ça... aller se tuer comme ça... Jacquot !... Jacquot !...

Des mains le palpèrent, doucement. Jacquot souleva péniblement les paupières, reconnut son père, le gros Moret, qui, blême et tremblant, répétait comme un fou :

— Qu'est-ce qui t'a pris, Jacquot ?... Qu'est-ce qui t'a pris ?...

Alors, de toute la force qui lui restait, il ouvrit les yeux le plus grand qu'il put, fixa le réformé de son regard aigu, intolérable, et tandis que le gros homme baissait la tête devant l'amer et muet reproche, sans souffler un mot, il retomba en arrière et rendit au dieu des armées sa petite âme héroïque.

A côté de lui, Gloriet, son frère d'armes, se reposait aussi, à jamais, de sa dernière chevauchée, et le canon roulait, roulait au loin, se répercutant par-dessus les champs et les vallons, comme pour réveiller tout ce qui dormait encore en France.

Bruno Ruby.

POUR LES JOURS GRIS

Les jours sont comptés pendant lesquels nous porterons des robes de toile ou de linon. Si nous n'adoptons point encore les tailleurs nouveaux en tissu épais avec jaquettes assez longues, les petites robes de serge, de gabardine marine vont nous paraître très pratiques et, au retour des vacances, nous en apprécierons la simplicité élégante.

Celle-ci est en fine serge marine ; la jupe, d'une ampleur sans exagération, est cerclée de deux larges bandes de broderie au passé, rehaussée de fine soutache gris argent. Le corsage est une sorte de longue brassière genre bolero, garni de la même broderie grise. Ce corsage est posé sur une blouse de crêpe de Chine marine, avec de longues manches à l'enfant. Cette blouse étant tout à fait indépendante pourra être changée facilement. Combinaison pratique pour les déplacements, quand on ne veut point s'encombrer de beaucoup de bagages et pouvoir cependant ne point être toujours habillée de la même façon. Cette robe pourra aussi être faite entièrement en lainage avec, au bas des manches, de hauts poignets brodés comme le reste de la robe.

Jeanne Farmant.

Faits divers

Le feu. — Dans la matinée d'hier, à 8 h. 1/2, le feu a détruit un hangar et deux automobiles qui s'y trouvaient, 15, boulevard de Strasbourg, à Boulogne-sur-Seine.

Vers 2 heures de l'après-midi, un commencement d'incendie s'est déclaré dans la raffinerie Say, 87, rue Jeanne-d'Arc.

Le feu, qui avait pris dans un bâtiment affecté au lavage des sacs, a été éteint après une demi-heure de travail.

Bataille entre rôdeurs. — Deux bandes de malfaiteurs se sont livrées, avant-hier soir, dans la nuit, boulevard Edgar-Quinet, à une véritable bataille rangée.

Les agents s'étant mis à leur poursuite, réussirent à en appréhender cinq qui furent conduits devant M. Raynaud, commissaire du quartier de Plaisance ; après interrogatoire, deux d'entre eux, Georges Bauer, vingt ans, et Pierre Luciani, seize ans, n'ayant pu exhiber leur présence sur les lieux, furent gardés à sa disposition.

Sur le terrain gisait, mort, un des combattants ; il avait eu le corps criblé de balles.

Le cadavre a été transporté à la Morgue.

Un crime rue Froissart

Des cambrioleurs surpris assassinent un commerçant

Nous avons signalé à diverses reprises le nombre toujours croissant des rôdeurs qui, non seulement le soir, mais encore pendant la journée, infestent certains quartiers de la capitale.

Certes, la police fait de temps en temps une rafle, mais les individus capturés ne le sont, dans la plupart des cas, que pour vingt-quatre heures, le temps de se rendre compte qu'ils ont un domicile et exercent un métier, lequel, en réalité, n'est qu'un paravent.

Le danger subsiste donc, toujours le même et,



La maison du crime

hier, il s'est affirmé par un crime commis en plein jour, dans le troisième arrondissement, centre populaire par excellence.

La victime est un quincaillier en gros, M. Leroux, âgé de quarante-huit ans, établi, 6, rue Froissart. Les magasins occupent la plus grande partie de l'immeuble que ferme une porte cochère.

A 11 heures du matin, hier, les employés, au nombre d'une quinzaine, quittèrent le travail pour aller déjeuner. La reprise s'effectua à 1 heure.

M. Leroux, de son côté, se rendit à son domicile qui est voisin, et vers 12 h. 45 il réintégrait son bureau, ayant des occupations urgentes.

Dès qu'il eut franchi le seuil de l'immeuble, il s'arrêta un instant, le temps de prendre un pli qui se trouvait dans la boîte aux lettres et d'en parcourir le contenu. Et il se disposait à gravir un escalier situé à droite de la porte et qui conduit à son bureau, au premier étage, quand, tout à coup, dégringolant les marches en trombe, surgirent cinq individus.

M. Leroux, courageusement, leur barra le chemin en criant : « Au secours ! A moi ! Au voleur ! »

L'un des malfaiteurs, alors, se précipita sur le commerçant, et d'un coup terrible, porté à l'aide d'un couteau, lui coupa la gorge, tranchant net l'artère carotide.

Le malheureux tomba comme une masse. L'assassin et ses complices prirent la fuite dans la direction de la rue d'Angoulême.

Cependant deux employés au service de M. Leroux apercevaient, étendu derrière la porte cochère, le cadavre de la victime. Ils poussèrent des cris tout en se jetant à la poursuite des bandits, et bientôt ce fut toute une foule qui se livra à la chasse à l'homme.

Trois des coupables réussirent à disparaître, mais les deux autres, serrés de près, n'hésitèrent pas à tirer des coups de revolver sur ceux qui les poursuivaient. Par bonheur personne ne fut atteint par les projectiles. L'un des fuyards, rue Saint-Sabin, s'arrêta net et se tira une balle dans la tête. L'autre fut appréhendé quelques instants plus tard et il fallut une énergique intervention de la police pour l'arracher à la fureur populaire.

L'enquête

M. Gardet, commissaire de police du quartier des Enfants-Rouges, était accouru des premiers rue Froissart, et tout de suite, sur les lieux mêmes du drame, il enquêta.

Les constatations ont établi que les malfaiteurs s'étaient introduits dans les magasins aussitôt après le départ du personnel et que, sans perdre de temps, ils avaient fracturé le coffre-fort. L'arrivée inopinée de M. Leroux les avait interrompus dans leur besogne.

Après du cadavre de M. Leroux, dont les vêtements étaient tout couverts de sang, on a trouvé l'arme du crime, un énorme couteau de boucher acheté récemment et portant encore sur une étiquette son prix : un franc quarante-cinq, ainsi que des masques en peau noire et tout un paquet de couteaux, lequel avait été pris dans les magasins de l'infortuné quincaillier.

Au premier étage, le coffre-fort avait été défoncé et tout son contenu bouleversé. Un bureau avait ses tiroirs fracturés et le parquet était couvert de papiers.

L'identité des deux individus capturés fut assez facilement reconstituée.

Celui qui s'est tiré un coup de revolver et qui succomba à l'hôpital Saint-Autoine où il avait été transporté était un nommé Louis Segond, âgé de dix-huit ans, soi-disant ouvrier pâtissier, et demeurant en garni boulevard Richard-Lenoir.

L'autre, qui fut amené au poste de police central de la mairie du troisième arrondissement, se nomme René Sue, âgé de dix-huit ans.

Cet individu serait, d'après l'enquête, celui qui a commis l'assassinat. Interrogé, il a prétendu, néanmoins, n'être qu'un comparse dans l'affaire. Cependant des traces sanglantes l'accusent.

A n'en pas douter, le cambriolage du quincaillier était prémédité et les coupables étaient très au courant des aîtres de la maison et des habitudes de M. Leroux, lequel aurait même, paraît-il, eu à son service Louis Segond pendant quelque temps.

Quelle est l'importance du butin fait par les

bandits? On l'ignore encore exactement, mais une serviette fourrée de titres et de valeurs diverses, que Louis Segond emportait dans sa fuite, a été retrouvée.

Un juge d'instruction a été désigné par le Parquet pour suivre l'instruction de cette dramatique affaire.

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ETRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

Le quatorzième Concours Lépine



1. M. MÉTIN, ministre du Travail. — 2. M. LAURENT, préfet de police.

Le quatorzième Concours Lépine a été inauguré hier après-midi par les représentants du ministre de la Guerre, du gouverneur militaire de Paris et du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts : M. Laurent, préfet de police, les présidents et les membres des bureaux du Conseil municipal de Paris. Les personnages officiels, sous la conduite de M. Dumourier, président de l'Association des petits fabricants et inventeurs français, ont visité cette exposition qui, l'année dernière, avait

dû être supprimée en raison des événements actuels.

Le nombre des exposants — sept et ds environ — est sensiblement égal à la moyenne du temps de paix.

Parmi les petites inventions intéressantes, directement inspirées par la guerre, figurent la reproduction de l'épée d'honneur offerte au roi des Belges — œuvre d'un réfugié de Bruxelles — et force petits engins belliqueux, jeux de massacre, canons, mitrailleuses, etc.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine Alexandra, accompagnée par S. A. R. la princesse Victoria, a quitté Londres pour se rendre à Sandringham. (New-York Herald.)

— La famille royale de Roumanie a fêté l'anniversaire de naissance du roi Ferdinand I^{er}, qui est entré avant-hier dans sa cinquante-deuxième année.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le marquis del Masi, ambassadeur d'Espagne en France, a été reçu en audience, à Saint-Sébastien, par S. M. le roi Alphonse XIII qui l'a retenu à déjeuner.

INFORMATIONS

— S. A. la princesse Murat, qui était à Vittel avec la baronne Lejeune, sa fille, est revenue à Paris des que la nouvelle de la mort glorieuse de son fils, le prince Louis Murat, lui a été télégraphiée.

— Notre confrère Henry Bernstein, l'auteur dramatique connu, officier observateur de l'armée d'Orient, a été cité à l'ordre du jour. Le vaillant sous-lieutenant a déjà été l'objet d'une mention du maréchal French en juillet 1915 pour sa conduite dans le secteur d'Ypres.

MARIAGES

— En la chapelle de la Sainte Vierge de l'église Saint-Augustin vient d'être béni dans l'intimité le mariage de Mlle Guillemette Le Lasseur, fille du baron Le Lasseur, décédé, et de la baronne, née de Janzé, avec le comte Charles de Brémont d'Aras, fils du général marquis de Brémont d'Aras et de la marquise, née Alberti.

Les témoins de la mariée étaient : la baronne Guy Le Lasseur, sa belle sœur, et la vicomtesse Léon de Janzé, sa cousine; ceux du marié : la comtesse de Brémont d'Aras, sa belle sœur, et M. de Coniac, son oncle.

— Avant-hier a été célébré, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, dans l'intimité, le mariage de Mlle Solange Flury-Hérard, fille de feu M. Flury-Hérard, banquier des Affaires étrangères, et de Mme, née de Louvières, avec M. Jean Aubé, sous-lieutenant de cuirassiers, fils de M. Aubé, agent de change, et de Mme, née Jousset.

Les témoins étaient : pour la mariée, le général Dulac, son oncle, et M. Robert Flury-Hérard, son frère; pour le marié, MM. Marcel et Henry Aubé, ses frères.

NAISSANCES

— Mme Paillet, femme du commandant, au front, a donné le jour à un fils.

— Mme Henri Sallantin, dont le mari est lieutenant au 1^{er} chasseurs à cheval, a mis au monde, à Rambouillet, une fille qui a reçu le prénom de Françoise.

DEUILS

— Nous apprenons la mort : Du sous-lieutenant de dragons Robert Fischhof, versé, sur sa demande, dans un régiment de tirailleurs et zouaves, mort pour la France le 18 août dans la Somme, fils de M. Eugène Fischhof et de Mme, née Sedelmeyer.

De Mme E. La Grand, née Comandon, femme du sous-directeur de la Régénérine, lieutenant de territoriale, décédée en son château de Griville, à quarante-trois ans.

De M. Julien Courant, téléphoniste au 1^{er} régiment d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, âgé de vingt ans, fils de M. et Mme Louis Courant.

De commandant du génie Jean Ouriel, professeur adjoint de fortification à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, mort pour la France.

De Mme Paul Simons, du Cateau (Nord), chevalier de la Légion d'honneur, décédée à soixante-deux ans, à Rochecarbon, près de Tours, où elle s'est retirée lors de l'invasion de son pays.

De lieutenant aviateur A. Pauchon, deux fois cité à l'ordre de l'armée, fils du docteur Pauchon, professeur à la Faculté des Sciences de Lynn.

De Mme Gambian, décédée à Lourdes à quatre-vingts ans.

De M. Achille Varin, avocat à la Cour d'appel, décédé à Paris, 140, boulevard Haussmann. Il avait épousé Mlle de La Chaume.

De Mme Bénédicte Gibon, née Cadart, femme de notre distingué confrère, secrétaire de la Société d'éducation et d'enseignement, décédée à Grand-Couronne.

De Mme Anne-Marie Bellenger, novice des Filles de la Charité, décédée à Sainte-Radegonde, près Tours, fille de M. et Mme Henri Bellenger.

De chanoine Narcisse Torchy, d'Arcas, ancien curé doyen de Desvres, décédé à Humerval.

FEMILETON D' « EXCELSIOR » DU 26 AOUT 1916

77

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXXVIII

Le maître de Tchéou

Il mâchonna :

— Quoi?... Où suis-je ?

Mais il aperçut Jean :

— Jean!... sir Bradway... Sauvé!... Je suis sauvé!

Il sauta à bas de sa couche, écartera ceux qui se précipitaient pour le remettre dans ses toiles, bondit jusqu'à Bradway, s'empara de sa main et la porta à ses lèvres en balbutiant :

— C'est à vous que je dois de vivre!...

Mais il ne donna pas à Bradway le temps de prononcer un mot...

Les yeux désorbités, se tournant d'un bloc vers la fenêtre grande ouverte, il s'écria :

— Et le feu!... Le feu!... Voyez!...

Dans le ciel, l'incendie jetait ses dernières et sinistres lueurs.

Alors Jack ballit des mains!

— Le feu!... Le feu!... Ah! Ah!...

Il fut secoué par un sinistre éclat de rire... et chancela...

Jean se précipita, le reçut dans ses bras...

Mais Jack se redressa, se raidit et s'exclama :

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris le Danemark et la Norvège.

— Non... ne vous occupez pas de moi... mais d'eux!... Argirih! miss Edith!... Sauvez-les! s'il n'est pas trop tard...

Jean, bouleversé, frissonna jusqu'à l'âme...

Et, tout de suite, Bradway, Jean, Spéranza accablèrent le nain de questions...

Jack finit par les supplier :

— Ne m'interrogez pas tous à la fois... Je vais parler.

Et alors, pesant chacun de ses mots, il conta ce qui lui était arrivé...

Lorsque, pour la première fois, le nom de James Perry vint à ses lèvres, lorsqu'il s'écria :

— Le traître James Perry a vendu sir Argirih!...

Bradway, Jean, Spéranza hurlèrent d'une même voix :

— Impossible!...

Mais Jack donna des détails...

— Je l'ai vu... comme je vous vois... Je l'ai vu comme j'ai vu Widorski... Il a apporté la clef du pavillon blindé, celle du cabinet secret, le dossier des Alliés... Je le jure... Courez à Argirih-City... s'il en est temps encore!

— Hélas! gémit Jean, il est trop tard!

— Trop tard ?

— Oui!... Argirih-City est aux mains de mon père et de Li-Pou-Fang.

— Li-Pou-Fang est mort!... C'est moi qui l'ai tué...

— Oui, mais mon père vit encore, lui... et Argirih et sa fille ont disparu.

— Disparu!

— Oui... Argirih est introuvable...

— Dans *Charleston-Gazette*, on les disait partis pour le Japon, dit Spéranza...

— C'est faux! hurla Jean... Argirih, James Perry et sa fille doivent être aux mains des disciples de Li-Pou-Fang.

— Sir Argirih et miss Edith, peut-être, mais pas Perry, dit Jack...

— En tout cas, déclara Bradway, il faut agir.

Ayuntamiento de Madrid

— Oui... et aller de suite à Argirih-City...

— Y conduire aussi Wo-Li-Wo et Tchéou, en notre possession.

— Ces deux hommes sont ici? questionna Jack fébrilement.

— Oui, nous avons réussi à nous emparer d'eux...

— Il faut les questionner...

— Eux seuls, à l'heure qu'il est, peuvent nous renseigner sur le sort de miss Edith.

— Et d'Argirih!...

— Qu'on aille les chercher!

— Où les avez-vous laissés?

— En bas, sous la garde de Revanche et d'Empire.

— Allez! ordonna Bradway...

Spéranza et Jean se précipitèrent...

Ils n'avaient pas franchi le seuil de la chambre de Bradway depuis dix secondes qu'un double cri de stupeur fit tressaillir tous ceux qui étaient restés au chevet de l'Anglais.

Ces deux cris avaient été poussés par Spéranza et Jean...

La pièce dans laquelle avaient été enfermés les deux Chinois était vide...

Vide de vivants, devrions-nous dire...

Revanche et son compagnon, morts, baignaient dans une mare de sang.

La fenêtre était ouverte...

Wo-Li-Wo et Tchéou s'étaient évadés!...

— Malédiction! s'écria Jean...

— Oui, malédiction!...

Jean, pesamment, remonta près de Bradway.

Les larmes aux yeux, il avoua :

— Nous sommes vaincus... vaincus et maudits... Wo-Li-Wo et Tchéou nous ont échappé.

Bradway hurla :

— Qu'on fouille l'île... qu'on mette des sentinelles dans le port!... Ils ne peuvent fuir...

— Le canot automobile!...

Jean, Spéranza, Remember se ruèrent hors de la demeure de Joë...

THÉÂTRES

Morbide et morbidesse. — Un de nos graves confrères dénonce quelques spectacles actuels et les réprovoque un peu à raison de leur morbidesse. Nous pouvons être d'accord sur le fond, mais, pour le reste, nous émettons, au contraire, cette opinion, nullement paradoxale, que nos scènes et leurs interprètes féminins surtout ne peuvent donner qu'à notre compréhension de l'art le spectacle de leur morbidesse. En dépit des voisinages de l'étymologie, la morbidesse est en effet qualité purement agréable. La délicatesse des contours, la souplesse dans les attitudes, la démarche, les manières, etc., une certaine nonchalance gracieuse, toutes choses enfin qui ressortissent aux beaux arts et ne relèvent pas de la clinique. Surveillons aussi notre plume.

Aux Concerts-Rouge. — Cet après-midi, à 3 h. 1/2, cinquante-neufième séance de musique de chambre avec les concours de Mme Céline Challley-Ritchev et de MM. Marcel Chalday et René Jullien, Mme Elly Coemans, Mlle Le Guyader.

Au Théâtre Antoine. — Au programme de cette semaine : *Le Prix de la vanité*, une œuvre désopilante interprétée par Miss Campion, et *du Charlot*.

SAMEDI 26 AOUT

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Madame Butterfly*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 45, *La Charrette anglaise*.
Châtelet. — A 7 h. 30, *Les Exploits d'une petite Française*.
Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *Garde à vous!* sketch.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de mandale*, *Prisonnier des Hommes bleus*, etc. (Matinées mercre. et dim.).
Marigny. — A 8 h. 30, *Tumara*.
Nouvel-Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche (dimanche matinée), à 8 h. 15, *Le Chemineau*.
Paris-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *Les Oberlé* (tous les soirs sauf lundi, matinée jeudi et dimanche).
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *La Cagliotta*.
Renaissance. — A 8 h. 40, *L'Hôtel du Libre Echange*.
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Fleur de thé*.
Variétés. — A 8 h. 30, *La Revue et l'École du piston*.
Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *Salonique*, *L'Offensive française sur la Somme*, etc.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, vedettes et attractions.
Omnia-Palmy. — *Molly*; *les Exploits d'Etienne* et *le Virage*.
Marcel Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Communiqués

Le ministre de l'instruction publique vient de prendre des mesures pour ouvrir aux mutilés de la guerre la carrière de l'enseignement primaire. Ceux d'entre eux qui se sentent attirés vers la profession d'instituteur sont priés de faire connaître leurs intentions à l'inspecteur académique résidant au chef-lieu de leur département; il leur fournira toutes indications utiles.

Le Cercle des Lettres-Armées (Maison de Balzac, 47, rue Raymond), dimanche 27 août, à 4 heures, matinée artistique en l'honneur des journalistes mobilisés. Au programme :

1° *L'Assommoir* (André Rivoli); 2° *Poèmes patriotiques* (Etienne Richet); 3° *Mercadet* (1^{er} acte), de Balzac; 4° *Intermède musical*, Mlle Laure Zagaresco (de Bucarest), dans les œuvres de M. Lucien de Flagnoy, accompagnées par l'auteur; 5° le violoniste Cavioli.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL du 25 Août 1916

On commence déjà à désertir la Bourse pour se rendre soit à la mer, soit à la campagne, profitant des loisirs que la pénurie des affaires procure à nos commerçants. Une amélioration est à espérer de la suppression des restrictions apportées à la sortie des céréales dans certains départements. Le Comité national

des grains, farines et fourrages de Paris a reçu des pouvoirs publics une promesse formelle à ce sujet.

Cote de l'huile de Un maintenue à 135 fr. Colza nominal, sans affaires.

Les fabricants de liqueurs fines sont autorisés de n'employer que 20 0/0 de sucre roux.

Halles bien approvisionnées. Beurres, sans changement; œufs, prix élevés, à cause des faibles arrivages; Auvergne, 170 à 190 fr.; Midi, 175 à 195 fr. le mille.

Pommes de terre, prix fermes et offres encore insuffisantes. Les sorties de la zone des armées sont interdites. On cote 28 à 35 fr. les 100 kilos. Les haricots verts cotes 42 à 80 fr.

Volailles, prix soutenus; vente active.

L'intendance a publié le résultat des marchés de viande qui viennent d'être conclus pour les troupes des places de Paris, Versailles, Saint-Germain, Juvisy, Aulnay, Lagny et Brévannes. Les prix applicables du 1^{er} septembre au 31 décembre 1916 dénotent une baisse sensible variant de 20 à 38 cent. le kilo sur les précédents cours. L'échelle des prix actuels va de 2 fr. 02 à 2 fr. 20 maximum, contre 2 fr. 34 à 2 fr. 40 précédemment. Ce heureux résultat aura certainement sa repercussion sur les marchés des viandes et prouve, en tout cas, l'exagération des prix par certains bouchers, spéculant sur l'ignorance générale du consommateur par rapport aux différents morceaux qu'il achète.

A Bercy, le vin continue à provoquer de nombreuses demandes en couverture des besoins courants. Les vins complets se paient couramment 59 fr. entrepôt. Grande rareté en vins rouges du Midi. Blancs, cours stationnaire à 79 fr. pour lous degrés. A Beziers, suite de marchandise, il n'a pas été établi de cote ces jours derniers.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Un bureau commercial français vient d'être créé à Salonique par le général commandant en chef l'armée d'Orient. Cette organisation est destinée à créer une liaison entre l'industrie française et le commerce macédonien, afin de faciliter les importations et les exportations. Les commerçants et industriels désireux d'entrer en relations avec ce bureau devront s'adresser à l'intendant Honnier, bureau commercial de l'armée d'Orient, secteur 105, en indiquant la nature des produits à exporter, la quantité approximative des produits pouvant être livrés mensuellement et le délai de la livraison.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 100 1/2; liv. 3 mois 108; électrolytique, 128; étain, comptant 170 1/4, liv. 3 mois 174; plomb anglais, 34 3/8; zinc, comptant 57; argent, l'once 31 gr. 1.035 3/4 d. 5/8.

La Bourse de Paris

DU 25 AOUT 1916

Les réalisations se poursuivent sans avoir beaucoup plus d'influence que précédemment sur la tenue des cours. De nouvelles plus-values sont même acquises dans certains compartiments, dans celui des industrielles russes, notamment, où la Toula s'avance à 1.375, la Ruzhmann à 493. De même le groupe espagnol est en reprise, l'Extérieure à 100, le Nord-Espagne à 135,50 et le Saragosse à 130. Par ailleurs, nous laissons nos rentes sans changement, le 3 0/0 à 63,85, le 5 0/0 à 89,95. Aucune différence tant soit peu sensible n'est à enregistrer aux établissements de crédit. Parmi nos grands Chemins, on a traité le Nord à 1.475 contre 1.485 hier, l'Orléans à 1.210 sans changement. Le Rio se retrouve à 1.270, le Boléo à 850.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,11; Suisse, 111; Amsterdam, 243 1/2; Pétrograd, 485; New-York, 590; Italie, 91; Barcelone, 596.

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le succès de ce produit bien français a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS
Paris-Province



100 Voitures récentes
A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

Arthritiques

DIABÉTIQUES - HÉPATIQUES

VICHY CÉLESTINS

Élimine l'Acide urique.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Adjonction d'un wagon-restaurant aux trains de jour circulant entre Paris-Quai d'Orsay, La Bourboule et le Mont-Dore

A partir du 20 août 1916, la Compagnie d'Orléans ajoutera un wagon-restaurant de Paris à Eygurande-Merlines au train partant de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 27 et arrivant à La Bourboule à 16 h. 15 et au Mont-Dore à 18 h. 31. Dans le sens contraire, un autre restaurant sera ajouté d'Eygurande-Merlines à Paris au train partant du Mont-Dore à 9 h. 43, de La Bourboule à 10 h. 1 pour arriver à Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 12.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

En une course folle, ils se lancèrent dans la direction du port...

Deux heures durant ils fouillèrent tous les coins et recoins.

Wo-Li-Wo, Tehéou restaient introuvables...

Alors Jean et Spéranza revinrent auprès de Bradway.

Et Jean bégaya :

— Ces hommes sont des diables... surtout Tehéou... nous sommes à leur merci!

— Allons donc! s'écria Bradway.

— Oh! si! affirma Jean... A leur merci, croyez-moi... Ni vous, ni Spéranza, ni Remember, ni aucun de vos compagnons ne pouvez rien contre eux... Ils sont vos maîtres... et vous serez leur chose, aujourd'hui comme hier... Croyez-moi, Bradway...

Tchéou a une puissance hypnotique considérable, affolante... C'est lui qui, à Argirh-City, a fait la nuit dans votre mémoire... dans celle de Spéranza... Il a voulu aussi me tenir en son pouvoir, mais il n'a pas réussi... Ma volonté est plus forte que la sienne.

— Alors, qu'attendez-vous? s'écria Bradway.

Jean le dévisagea...

Il questionna d'une voix blanche :

— Comment, ce que j'attends?

— Evidemment... opposez votre volonté à la sienne... A votre tour, matez-le!

Jean se recula d'un pas, l'œil en feu :

Révélation!

Mais oui, pourquoi n'essayerait-il pas?

Il machonna :

— Que faut-il faire?

— Rassembler toutes vos forces et, à distance, l'obliger à revenir se livrer à nous...

Jean se tourna d'un bloc vers la fenêtre...

Rigide, soudain, il serra les poings et, d'une voix qui donna le frisson à tous, il commanda :

— Tehéou, reviens vers nous... Je te veux!

Et par trois fois il répéta cet ordre suprême...

Un long silence suivit...

Silence qu'un lugubre cri d'agonie déchira...

Bradway se dressa sur son lit...

Il balbutia :

— On vient de tuer un homme!

.....

Il ne se trompait point...

.....

Aussitôt qu'ils se trouvèrent seuls avec Revanche et Empire, Wo-Li-Wo et Tehéou échangèrent un regard qui disait leur résolution de tenter le tout pour le tout dans l'intention de se libérer...

Wo-Li-Wo, auquel on avait retiré ses liens, se rapprocha de Tehéou...

Ses lèvres balbutièrent, dans un murmure, des mots qui furent entendus seulement de son complice, qui approuva d'un signe de tête.

Quelques secondes après, Revanche et Empire gisaient la gorge tranchée...

Les pauvres diables s'étaient effondrés sans pousser un soupir...

Ayant, avec la rapidité de l'éclair, arraché les liens qui gênaient les mouvements de Tehéou, Wo-Li-Wo, en claquant des dents, ordonna :

— Partons! Sauvons-nous... la fenêtre!

En deux bonds, les bandits se trouvèrent hors de la maison...

Dix secondes après, ils fuyaient à perdre haleine du côté du petit port...

Mais, comme ils allaient sauter dans une barque, vingt cris, vingt appels s'élevèrent derrière eux...

Leur évasion venait d'être signalée...

On était à leur poursuite.

Alors, ils se rejetèrent dans l'intérieur des terres, allant à l'aventure, dans une course éperdue...

Et la meule, qui les serrait de près, perdit bientôt leurs traces...

Le silence se refit autour d'eux...

Wo-Li-Wo s'arrêta...

Tchéou, à baul de souffle, s'appuya contre le tronç d'un arbre géant et murmura :

— Il était temps... j'allais m'effondrer...

Wo-Li-Wo, lui, prêtait l'oreille...

— Allons, marmotta-t-il après quelques secondes d'attente... nous sommes à fabri pour l'instant... mais le hasard de notre course nous a ramenés du côté de la demeure de Bradway... Tant mieux...

Tchéou, reprends-toi... Tu n'as pas réussi à endormir Jean... mais les autres sont les esclaves... Rassemble les forces... appelle à ton secours toute la volonté... Cette heure est solennelle... Que ta puissance presque divine se manifeste encore... Il faut que Jack Arvinson ne se souvienne pas... A cette condition... rien n'est encore perdu... Le sommeil, l'oubli pour les compagnons de Jean Widewski...

— Et après?

— La mort pour lui! Il faut que Li-Pou-Fang triomphe... que sa volonté soit faite... Va... je le veux... A mon tour, je le veux...

— Je ne sais pas si je pourrai.

— Il faut pouvoir.

— Mes forces me trahissent.

— Non... J'attends...

Et Wo-Li-Wo, laissant peser son regard de feu sur Tehéou, attendit, les lèvres pincées par un hideux sourire d'abominable triomphe...

Tchéou se raidit de toutes les forces de sa volonté chancelante...

Mais, soudain, il chancela.

Il articula faiblement :

— Wo-Li-Wo... Au secours!

— Qu'y a-t-il?

— Je succombe!

— Traître!

— Non... Je n'ai pas réussi à endormir le fils de Widewski...

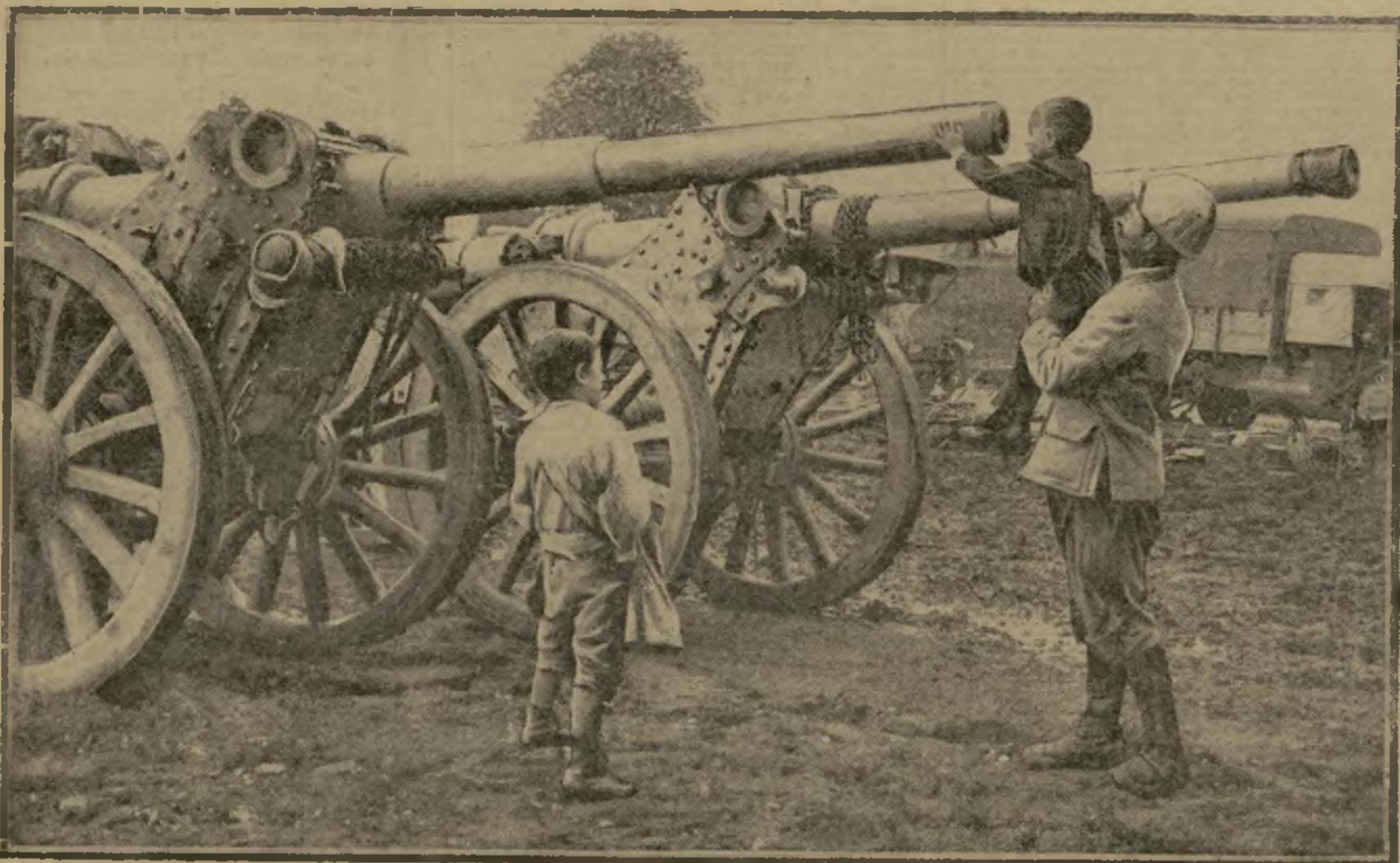
— Qu'importe!

— Je sens qu'il va avoir raison de moi... Je le vois... Il a découvert les cadavres des guerriers... Il pousse un cri... il remonte auprès de Bradway...

Tchéou s'arrêta de parler.

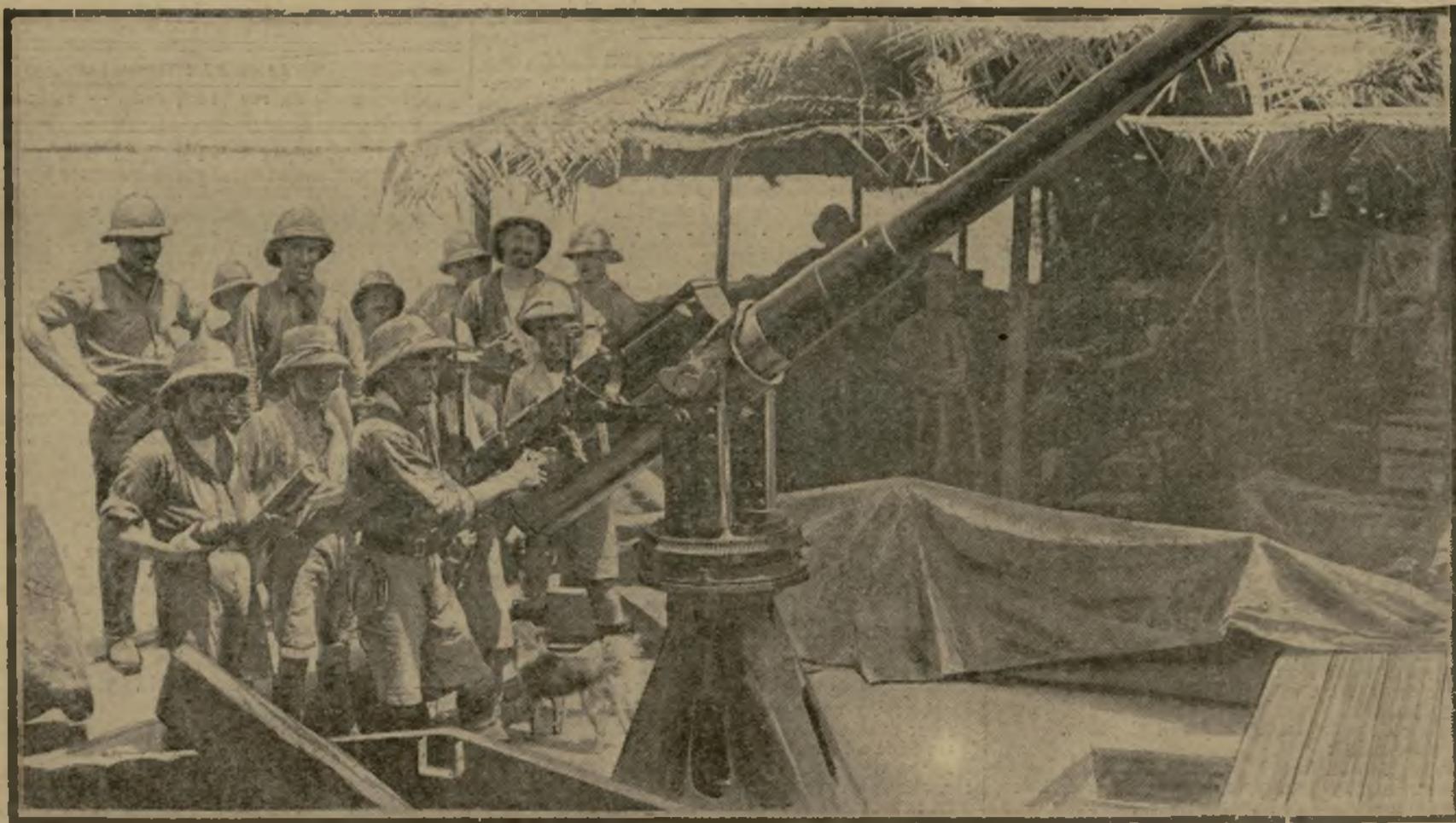
(A suivre.)

Avant que les canons ne partent vers les lignes



Ces canons français, à l'arrière de nos lignes, vont être, dans quelques instants, acheminés vers les points du combat où ils auront à répondre à l'artillerie allemande. Les petits gamins du pays ne veulent pas les laisser partir sans avoir regardé dans la gueule des monstres d'acier et sans les avoir embrassés en leur souhaitant bonne chance.

Un canon antiaérien de l'armée britannique en Mésopotamie



Au lendemain du jour où les Turcs eurent pris Kut-el-Amara, ils publièrent triomphalement qu'ils avaient brisé sans retour l'action britannique en Mésopotamie et qu'ils allaient jeter l'armée ennemie à la mer. Ils se trompaient. Nos alliés ont vaillamment poursuivi leur œuvre, servis à souhait par un outillage de guerre où jouent un rôle des plus importants de nombreux canons aériens qui entravent considérablement les reconnaissances des aviateurs ennemis.